

AU BRUIT DU CANON

Diesterwegs Neusprachliche Reformausgaben

herausgegeben von Prof. Dr. Max Friedrich Mann

6

AU BRUIT DU CANON

RÉCITS ET NOUVELLES

(1793—1815)

ANNOTÉS PAR

A. ROBERT-DUMAS ET CH. ROBERT-DUMAS

PROFESSEUR AU LYCÉE MONTAIGNE, PARIS

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE ST. GERMAIN-EN-LAYE



Frankfurt am Main

Moritz Diesterweg

1909

PRÉFACE

Les «Récits et Nouvelles» que contient ce recueil appartiennent à ce que nous aimerions nommer le «cycle héroïque moderne».

La tourmente révolutionnaire, l'épopée impériale ont inspiré tous les écrivains de notre époque romantique. Ces temps fertiles en merveilleux où la légende coudoie l'histoire, où l'idée se fraye, à travers l'Europe et les dynasties, une route glorieuse, le glaive à la main, où l'ambition d'un homme militarise une nation et la fait, à travers le monde, marcher au canon pendant près de quinze années, où, dans les sillons sanglants laissés par ses boulets, levaient, derrière le Conquérant, les germes d'admiration ou de haine, ces temps devaient voir grandir après eux toute une génération littéraire qui, élevée au cliquetis des armes, se souviendrait des grandes choses vécues par ses pères et les conterait.

L'Empire tombe à Waterloo, enseveli sous les cadavres héroïques de ses derniers soldats, et la royauté étend à nouveau son sceptre sur la France affaiblie. C'est alors que la Poésie s'éveille pour glorifier ou maudire.

Tous, poètes, romanciers, humbles ou grands, médiocres ou sublimes, taillent leur plume. Hugo, de Vigny, Balzac, Stendhal, Barbier, méditent sur l'Homme-Empereur, et chantent sa formidable histoire.

Prenez au hasard parmi les œuvres de la première moitié du XIXème siècle, ouvrez un livre quelconque, lisez-le; vous y trouverez la Révolution ou l'Empire, la victoire ou la défaite, des deuils, de la gloire, des larmes et du sang: la grande Epoque! Elle est dans tout, elle est partout; elle a ses héros; c'est le capitaine Renaud chez de Vigny, Sorel, Fabrice chez Stendhal, Napoléon chez Hugo, Bonaparte chez Barbier, Chabert chez Balzac.

Née en France, partie de France, cette inspiration franchit les frontières. Byron, Goëthe, Heine, sont touchés eux aussi

*

de ce souffle héroïque; il passe sur l'Univers, effleure le génie et partout féconde.

Cette page arrachée à notre histoire appartient maintenant à tous; elle est la plus grandiose peut-être, à coup sûr la moins ignorée. C'est pourquoi il nous a semblé que ce petit livre serait bien accueilli par la jeunesse allemande. Elle y trouvera des faits et des noms connus d'elle déjà; elle s'intéressera à l'enfance de Hoche, au patriotisme de l'Allemand Wilhelm, à la misère des vaincus de Waterloo.

Nous avons à dessein et pour ménager l'unité de ce petit recueil, choisi des morceaux signés par des écrivains appartenant tous à l'époque romantique (1830—1860). Quelques notes sur la vie et les œuvres de ces auteurs complèteront, utilement pensons-nous, cette courte préface.

Hégésippe Moreau, né à Paris, le 9 avril 1810, mort en cette ville le 10 décembre 1838, était un enfant naturel. Recueilli par une famille de Provins, il fait ses études aux séminaires de Meaux et d'Avon; puis il entre en apprentissage dans une imprimerie de Provins. Poussé par l'ambition, il vient à Paris et entre comme imprimeur chez Didot.

Il combat en 1830 sur les barricades. Encouragé par le poète Lebrun (Pierre-Antoine) de l'Académie française, il publie son Épître sur l'Imprimerie. Ayant quitté sa place, sans ressources, il commence à souffrir de la misère. Nous le trouvons maître d'études, donnant à bas prix quelques leçons; puis il erre à travers Paris; il couche au hasard, dans le Bois de Boulogne, sur les berges de la Seine. Il tombe malade et entre à l'hospice de la Charité en 1833. Guéri, il retourne à pied à Provins, où il fonde un journal satirique, *Le Diogène,* qui échoua. Il regagne alors Paris et, au moment où sa réputation était près de s'établir, il meurt à la Charité.

Ses œuvres ont été recueillies dans un volume intitulé *Le Myosotis.*

H. Moreau doit à ses malheurs une grande part de la réputation de ses œuvres. Sincère, il a plaint sa douleur dans quelques poésies pleines de grâce et de fraîcheur. Sainte-Beuve a dit qu'il rappelait Chénier dans ses ïambes, Barthélemy dans la satire, Béranger dans la chanson. Son élégie *la Voulzie* est restée justement célèbre; ses *Contes* (Le Gui de

Chêne, La Souris blanche, Les petits souliers, Thérèse Sureau, Le Neveu de la Fruitière) rappellent Perrault et Nodier.

Gérard de Nerval (de son vrai nom Labrunie), né à Ermenonville (près de Paris) le 21 mars 1808, mort en 1855, était le fils d'un officier des armées de l'empire. Il fut élevé dans sa ville natale, apprit l'allemand, puis suivit les cours du collège Charlemagne. Il publie d'abord quelques élégies qu'il qualifie de *nationales,* puis une traduction du Faust de Goëthe que le grand écrivain proclamait lui-même «un véritable prodige de style, moitié vers, moitié prose». Le musicien Berlioz emprunta à Gérard de Nerval ses chœurs de Faust pour sa «Damnation».

Prenant parti dans la querelle des classiques et des romantiques pour ces derniers, il écrit une comédie, *Tartufe chez Molière*, puis un drame: *Charles VI* (1830). Il s'occupe également des poètes allemands et répand en France, par des traductions assez habiles, les œuvres de Goëthe, Schiller, Klopstock, Bürger (traduction de Lénore 1835), Kotzebue. Il écrit un conte féerique, *La Main de Gloire,* puis voyage, tantôt seul, à pied, tantôt en compagnie d'Alexandre Dumas père dont il est le collaborateur. Il est chargé au journal «La Presse» de la rédaction du feuilleton des théâtres en alternance avec Th. Gautier. De caractère fantasque, passant de la gaieté la plus exubérante à la plus profonde tristesse, collectionneur, amateur de bibelots, il se ruine en acquisitions de toute sorte qu'il entasse dans un grenier, alors que lui-même n'a pas de logis, et qu'il couche à la belle étoile au hasard des rues de Paris. Dégoûté de la vie parisienne à la suite d'un amour malheureux, il parcourt l'Italie, l'Allemagne, l'Alsace, les Flandres, la Hollande, envoyant au jour le jour ses impressions de route aux journaux. En 1844, il rentre à Paris. En 1841 il avait eu une attaque de folie, qui fut suivie d'une autre à peu d'intervalle. Il a décrit lui-même ses souffrances dans les «*Illuminés*». En 1855, des passants trouvèrent son cadavre pendu aux barreaux d'une grille. Son corps transporté à la Morgue fut reconnu par des amis.

Son mystérieux suicide achevait une existence troublée; il ne laissait derrière lui que des sympathies et des regrets.

Écrivain original, délicat et sincère, il ne produisait que rarement et, pour ainsi dire, contraint. Nonchalant, il passait de longues semaines absorbé dans la lecture. Son œuvre

présente une grande diversité; il a collaboré à de nombreux drames et écrit: *Les Nuits du Ramazan, Contes et Facéties, Lorély la Fée du Rhin, Scènes de la Vie allemande, Rhin et Flandres, Les Illuminés, Les Filles du feu.*

Son style est clair, précis; il dédaigne les longues descriptions et les «effets» si chers au romantisme; il a une sobriété presque classique et mérite, par la sincérité et la vérité de son inspiration, une place à part parmi les écrivains souvent trop productifs de cette époque.

Stendhal, de son vrai nom: Henri Beyle, né à Grenoble en 1783, mort à Paris en 1842, partit en Italie pour la campagne de 1800 avec l'armée du Premier Consul; attaché à l'Intendance, il devient sous-officier, puis passant dans la cavalerie, est nommé sous-lieutenant au 6ième dragons. Il rentre ensuite dans l'Intendance (1806—1814). Très épris de l'art et du caractère italien, il se décide à se fixer à Milan, d'où la police autrichienne l'expulse. Il s'établit alors à Paris, où, grâce à ses états de services et à ses relations, il se fait nommer consul à Trieste, puis à Civitavecchia. Il meurt en 1842.

L'œuvre de Stendhal est représentée par quelques volumes seulement. Ses premiers écrits sont des études sur la vie et l'art en Italie: *Rome, Naples et Florence* (1817), *Histoire de la Peinture en Italie, Essais sur l'Amour,* une étude sur *Racine et Shakespeare* (1827), *Armance, Le Rouge et le Noir* (1831), *Mémoires d'un Touriste, La Chartreuse de Parme* (1839).

Stendhal. surtout connu par ses romans, a été longtemps considéré en France avec Balzac comme le fondateur du roman réaliste. En réalité, il a créé surtout, de même que Sainte-Beuve avec son roman «Volupté», ce qu'on peut appeler le roman psychologique. Ses personnages vivent principalement par l'analyse constante qu'il fait de leurs âmes et qu'il soumet au lecteur.

Nature vulgaire et prétentieuse, spirituel mais souvent grossier, Stendhal, nourri de la philosophie de Cabanis, admire au-dessus de tout *l'énergie.* S'il quitte la France pour se fixer en Italie, c'est parce qu'il trouve la race française amollie et incapable de grandes choses. On sait qu'il aimait tant sa patrie d'élection, qu'il voulut faire graver sur sa tombe ces mots: Henry Beyle, le Milanais.

Ses romans nous présentent des hommes-types. Il sait faire passer dans une âme humaine tous les appétits d'une classe. Si on peut reprocher aux livres de l'auteur de ne pas être composés, de présenter une incohérence souvent trop visible, il en faut louer sans réserves l'analyse et la profondeur. S'il fait fi des descriptions de la nature, il s'attache à disséquer les âmes, et il le fait avec toute la froide précision d'un philosophe. On sent qu'il n'écrit que parce qu'il lui plaît d'écrire et qu'il ne se soucie que médiocrement de l'impression qu'il produira. Il disait de lui-même: «Je serai compris vers 1880» et il ne se trompait pas. Les Modernes ont en ces derniers temps, pour ainsi dire, *lancé* Stendhal et poussé jusqu'à l'idolâtrie l'adoration de son talent.

La lecture de Stendhal laisse une impression profonde. Ses œuvres demeureront pour leurs pensées, mais non pour leur forme.

Prosper Mérimée, né à Paris le 28 septembre 1803, mort à Cannes en octobre 1870, secrétaire du comte d'Argout, puis chef de bureau au Ministère de la Marine, fut nommé en 1831 inspecteur des Monuments historiques. Au cours d'un voyage en Espagne en 1840, il se lie d'amitié avec les Montijo dont la fille Eugénie épousa l'Empereur Napoléon III. Il entre à l'Académie française en 1844; en 1853, il est sénateur.

Ses premiers écrits furent une mystification: *La Guzla* en 1826, *Clara Gazul* en 1825. Ayant attiré sur lui l'attention parce qu'il avait plaisamment présenté cette œuvre personnelle comme une traduction d'auteur étranger, il s'adonne aux études historiques: *La Jacquerie* (1828), *La Chronique de Charles IX* (1829), puis produit des nouvelles (1830—1841). Citons parmi les plus connues: *Le Vase étrusque, Tamango, Matteo Falcone, La Vénus d'Ille, Colomba, L'Enlèvement de la Redoute, La Dame de Pique,* etc. En 1847 il publie *Carmen.* Le premier en France il s'intéresse à la littérature russe et écrit quelques études sur les auteurs et l'histoire de ce pays: *Les faux Démétrius, Les Cosaques d'autrefois,* puis ses *Mélanges historiques et littéraires.* Entre temps il rédige ses *Essais sur la Guerre sociale* (1841), étude de la politique romaine au temps de la conjuration de Catilina.

Mérimée est un artiste et un lettré. Il voit les choses et les êtres avec cette sorte de flegme qu'il affectera dans toute sa vie. Admirateur des Anglais, épris de leur froideur, de leur

correction, de leur logique, portant la tête avec la dignité d'un lord, passant à travers la vie en gardant jalousement son cœur et ses impressions, il nous apparaît comme constamment maître de lui, et son style est clair, sans recherche, classique sans affectation, saisissant sans exagération, dominateur presque. Ses phrases présentent une rare pureté de langue; elles sont comme des diamants taillés à facettes exactes, elles en ont la limpidité et l'éclat. Il conçoit la vie en philosophe hautain, il l'analyse avec netteté et pénétration. On lui a reproché sa froideur; sa correspondance *(Lettres à une Inconnue — Lettres à une autre Inconnue)* trahit sa tendresse de cœur. Chez lui le flegme n'est que l'effet d'une discrétion exagérée.

Ces grandes qualités ont permis à Mérimée de passer maître dans le roman historique. Il possédait, en effet, toute la retenue nécessaire pour ne pas se laisser emporter par son sujet, toute la science, la lecture qu'exige la composition fidèle d'une telle œuvre, toute la clarté de style des chroniqueurs.

Il a traité avec une égale maîtrise la nouvelle. Si on lit attentivement un de ses récits, on demeure étonné de l'art avec lequel ils sont agencés. Il est chez nous le maître incontesté de ce genre et un maître bien français. C'est un habile metteur en scène qui sait se dissimuler toujours derrière le portant; l'action se déroule, sèche comme un fait-divers, mais avec une simplicité, un mouvement, une émotion qui caractérisent le chef-d'œuvre.

On a souvent rapproché Mérimée de Stendhal, disant que le premier était l'élève du dernier. Pourtant ces deux génies sont bien différents; jamais chez Mérimée, l'analyse psychologique n'empiète sur le développement et, si Stendhal n'est pas un *styliste,* Mérimée est, lui, un véritable *écrivain* dont la manière reste inimitée.

Emile Souvestre, né à Morlaix en Bretagne, le 15 avril 1806, mort à Paris le 5 juillet 1854, a beaucoup produit. Son œuvre comprend plus de soixante volumes. C'est un auteur secondaire et quantité de ses romans ont sombré dans l'oubli. Il manque d'inspiration, d'invention et surtout d'originalité.

Pourtant on lui doit quelques pages heureuses. Celles que nous citons, à la fin de ce recueil valent par leur réelle et sincère émotion.

A. et Ch. Robert-Dumas.

I.

LE NEVEU DE LA FRUITIÈRE

«Comment, malheureux! répétait à son fils le père Lazare, cuisinier à Versailles, tu auras six ans à Noël, et tu ne possèdes pas encore le moindre talent d'agrément: tu ne sais ni tourner la broche, ni écumer le pot!»

Et il faut avouer que le père Lazare avait quelque raison dans ses réprimandes, car, au moment où se passe cette scène, en 1776, il venait de surprendre son héritier présomptif en flagrant délit d'espièglerie et de paresse, s'escrimant, armé d'une brochette en guise de fleuret, contre le mur enfumé de la cuisine, sans souci d'une volaille qui attendait piteusement sur la table le moment d'être empalée, et de la marmite paternelle, qui jetait en murmurant des cascades d'écume dans les cendres.

«Allons, pardonnez-lui et embrassez-le, ce pauvre enfant: il ne le fera plus,» disait une paysanne jeune encore, fruitière à Montreuil et sœur de l'irritable cuisinier. Marthe (c'était son nom) était venue à Versailles sous prétexte de consulter son frère sur je ne sais quel procès, mais en effet pour apporter des baisers et des pêches à son neveu dont elle était folle. Tout, dans le caractère et l'extérieur de cet enfant, pouvait justifier cette affection extraordinaire; car il était espiègle et turbulent, mais bon et sensible, et gentil, gentil! . . . qu'on se tenait à quatre

en le voyant pour ne pas manger de caresses ses petites joues plus fraîches et plus vermeilles que les pêches de sa tante. Mais le père Lazare grondait toujours. «Six ans! répétait-il, et ne pas savoir écumer le pot! je ne pourrai jamais rien faire de cet enfant-là!»

Le père Lazare, voyez-vous, était un de ces cuisiniers fanatiques qui regardent leur métier comme le premier de tous, comme un art, comme un culte, dont la main est posée fièrement sur un couteau de cuisine comme celle d'un pacha sur son yatagan.

Il n'y a plus de ces hommes-là!

Quant à Marthe, la fruitière, c'était une bonne et simple créature, si bonne qu'elle en était . . . non pas bête, comme on dit ordinairement, mais, au contraire, spirituelle. Oui, elle trouvait parfois dans son cœur des façons de parler touchantes et passionnées, que M. de Voltaire lui-même, le grand homme d'alors, n'eût jamais trouvées sous sa perruque.

Il y a encore de ces femmes-là.

«Frère, dit-elle, émue et pleurant presque de voir pleurer son petit Lazare, vous savez, ce grand bahut que vous trouviez si commode pour serrer la vaisselle, et que j'ai refusé de vous vendre? je vous le céderai maintenant si vous le voulez.

— J'en donne encore dix livres, comme avant.

— Frère, j'en veux davantage.

— Allons, dix livres dix sous, et n'en parlons plus.

— Oh! j'en exige plus encore. C'est un trésor que je veux!»

Le père Lazare regarda sa sœur fixement, comme pour voir si elle n'était pas folle.

«Oui, poursuivit-elle, je veux mon petit Lazare chez moi, et pour moi toute seule. Dès ce soir, si vous y consentez, le bahut est à vous et j'emmène le petit à Montreuil.»

Le frère de Marthe fit bien quelques difficultés, car au fond il était bon homme et bon père; mais l'enfant en litige lui faisait faire, suivant son expression, tant de *mauvais sang* et de mauvaises sauces! . . . les instances de Marthe étaient si vives, . . . et, d'un autre côté, le bahut en question était si commode pour serrer la vaisselle! . . . enfin il céda.

«Viens, mon enfant, viens, disait Marthe en entraînant le petit Lazare vers sa carriole, tu seras mieux chez moi, au milieu de mes pommes d'api que tu manges avec tant de plaisir, que dans la société des oies rôties de ton père. Pauvre enfant! tu aurais péri dans cette fumée . . . Vois plutôt, ajouta-t-elle avec une naïve épouvante: mon bouquet de violettes, si frais tout à l'heure, est déjà fané! Oh! viens et marchons vite: si ton père allait se dédire!»

Et elle entraînait sa proie si vite que les passants l'eussent prise à coup sûr, sans sa mise décente et l'allure libre et gaie de son jeune compagnon, pour une bohémienne voleuse d'enfants.

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle-même à lire, ce dont le père Lazare ne se fût jamais avisé: car, totalement dépourvu d'instruction, le brave homme n'en connaissait pas le prix, et on l'eût bien étonné, je vous jure, en lui apprenant qu'une des plumes qu'il arrachait avec tant d'insouciance à l'aile de ses

oies pouvait, tombée entre des mains habiles, bouleverser le monde.

Le petit Lazare apprit vite, et avec tant d'ardeur que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première et de lui dire: «Assez, mon ange, assez pour aujourd'hui; maintenant, va jouer, sois bien sage et amuse-toi bien.» Et l'enfant d'obéir et de chevaucher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes. Quelquefois l'innocente monture semblait prendre le mors aux dents. «Mon Dieu, mon Dieu! il va tomber!» s'écriait alors la bonne Marthe, qui suivait l'écuyer des yeux; mais elle le voyait bientôt dompter, diriger, éperonner son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'une vieille sorcière, et, rassurée, lui souriait de sa fenêtre comme une reine du haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge; si bien qu'à dix ans, il fut nommé, d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil, qui disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un nid de merles. Inutile de dire qu'il justifia cette distinction par des prodiges d'habileté et de valeur. On prétend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour, fait inouï dans les annales militaires. Napoléon lui-même n'alla jamais jusqu'à trois. Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'auparavant, et tous les soirs le baiser filial accoutumé n'en claquait pas moins franc sur les joues de la fruitière. Mais, hélas! la guerre a des chances terribles, et un beau jour le conquérant éprouva une mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des conquêtes. Voici le fait: comme il se baissait pour observer les mouvements

de l'ennemi, la main appuyée sur un tronc d'arbre et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail, le pantalon du général observateur craqua et se déchira par derrière, où vous savez, laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée la veille. A cette vue, les héros de Montreuil pouffèrent de rire aussi fort que l'eussent pu faire les dieux d'Homère, grands rieurs comme chacun sait. L'armée se mutina, le général eut beau crier comme Henri IV, dont il avait lu l'histoire: «Soldats, ralliez-vous à mon panache blanc!» on lui répondit qu'un panache ne se mettait pas là, et qu'on ne pouvait, sans faire injure aux couleurs françaises, les arborer sur une pareille brèche; si bien que le pauvre général brisa sur le dos d'un mutin son bâton de commandant, et rentra dans ses foyers, triste et penaud comme les Anglais abordant à Douvres après la bataille de Fontenoy . . . Ce nom me rappelle une circonstance que j'aurais tort d'omettre, car elle influa beaucoup sur le caractère et la destinée du héros de cette histoire. Un pauvre vieux soldat qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de l'âtre, et se réchauffer le cœur d'un verre de ratafia, n'avait pas manqué d'y raconter longuement comme quoi lui et le maréchal de Saxe avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, endormi ou éveillé, il entendait sans cesse piaffer les chevaux, siffler les balles et gronder les canons; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur de ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépigner, bondir et crier: «Tirez les premiers, Messieurs les Anglais! — Maréchal, notre cavalerie est repoussée! — La colonne ennemie est inébranlable! — En avant la maison du roi! — Pif! paf! Baound! baound! — Bravo, le carré anglais est enfoncé! — A nous la victoire! vive le roi!» Le pauvre Lazare se croyait pour le moins écuyer de Louis XV ou colonel. Une pareille ambition vous fait rire sans doute! C'eût été miracle, n'est-ce pas, que le neveu de la fruitière pût s'élever si haut? Oui, mais souvenez-vous que nous approchons de 1789, époque féconde en miracles, et écoutez:

Lazare, engagé d'abord dans les gardes-françaises, malgré les larmes de sa tante, qu'il tâchait en partant de consoler par ses caresses, ne tarda pas à devenir sergent. Puis le siècle marcha, et la fortune de bien des sergents aussi. Enfin de grade en grade, il devint . . . devinez. Colonel? — Il n'y avait plus de colonels. — Ecuyer du roi? — Il n'y avait plus de roi. — Vous ne devinez pas? Eh bien! Lazare, le fils du cuisinier, Lazare, le neveu de la fruitière, devint général; non plus général pour rire et en casque de papier, mais général *pour de bon,* avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or; général en chef, général d'une grande armée française, rien que cela; et, si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne, et vous y lirez avec attendrissement les belles et grandes actions du général Hoche. Hoche était le nom de famille de Lazare. Hâtons-nous de dire à sa louange que ses victoires, bien sérieuses cette fois, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil. Aussi, lorsqu'un jour de revue

il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore, à une fenêtre près de là, une bonne vieille femme qui couvait des yeux le beau général, haletante de plaisir et de crainte, et répétant comme vingt ans auparavant: «Mon Dieu! mon Dieu! il va tomber!» Quant au cuisinier grondeur de Versailles, il était là aussi, émerveillé d'avoir donné un héros à la patrie, répétant avec un certain air de suffisance à ceux qui l'en félicitaient: «Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à élever cet enfant-là! Figurez-vous, citoyens, qu'à six ans il ne savait pas écumer le pot!»

Hégésippe Moreau.

II.

EMILIE

« Personne, dit Arthur, n'a bien su l'histoire du lieutenant Desroches, qui se fit tuer l'an passé au combat de Hambergen, deux mois après ses noces. Si ce fut là un véritable suicide, que Dieu veuille lui pardonner! Mais, certes, celui qui meurt en défendant sa patrie ne mérite pas que son action soit nommée ainsi, quelle qu'ait été sa pensée d'ailleurs. Allons, l'abbé, dites-nous votre opinion. L'histoire de Desroches, ou plutôt ce que nous en croyons savoir, nous paraît assez ténébreuse.

— Oui, dit le docteur, Desroches, à ce qu'on prétend, était très affligé de sa dernière blessure, celle qui l'avait si fort défiguré; et peut-être a-t-il surpris quelque grimace ou quelque raillerie de sa nouvelle épouse: en tout cas, il est mort, et volontairement.

— Volontairement, reprit Arthur, puisque vous y persistez; mais n'appelez pas suicide la mort qu'on trouve dans une bataille.

— Eh bien, voulez-vous que ce soit la fatalité?

— A mon tour, interrompit l'abbé, qui s'était recueilli pendant cette discussion: il vous semblera singulier peut-être que je combatte vos suppositions . . .

— Eh bien, parlez, parlez; vous en savez plus que nous, assurément. Vous habitez Bitche depuis longtemps;

on dit que Desroches vous connaissait, et peut-être même s'est-il confessé à vous . . .

— En ce cas, je devrais me taire; mais il n'en fut rien, malheureusement, et, toutefois, la mort de Desroches fut chrétienne, croyez-moi; et je vais vous en raconter les causes et les circonstances, afin que vous emportiez cette idée que ce fut là encore un honnête homme, ainsi qu'un bon soldat, mort à temps pour l'humanité, pour lui-même, et selon les desseins de Dieu.

«Desroches était entré dans un régiment à quatorze ans, à l'époque où, la plupart des hommes s'étant fait tuer sur la frontière, notre armée républicaine se recrutait parmi les enfants. Il fit merveille dans les guerres de Flandre, plus tard il fut dirigé sur Haguenau, dans ce pays où nous faisions, c'est-à-dire où vous faisiez la guerre depuis si longtemps.

A l'époque dont je vais vous parler, Desroches était dans la force de l'âge et il venait enfin d'être nommé lieutenant quand, à Bergheim, il y a vingt-sept mois, en commandant une charge à la baïonnette, il reçut un coup de sabre prussien tout au travers de la figure. La blessure était affreuse; les chirurgiens de l'ambulance, qui l'avaient souvent plaisanté, lui vierge encore d'une égratignure après trente combats, froncèrent le sourcil quand on l'apporta devant eux. «S'il guérit, dirent-ils, le malheureux deviendra imbécile ou fou.»

C'est à Metz que le lieutenant fut envoyé pour se guérir. La civière avait fait plusieurs lieues sans qu'il s'en aperçût; installé dans un bon lit et entouré de soins, il lui fallut cinq ou six mois pour arriver à se mettre

sur son séant, et cent jours encore pour ouvrir un œil et distinguer les objets. On lui ordonna bientôt les fortifiants, le soleil, puis le mouvement, enfin la promenade, et, un matin, soutenu par deux camarades, il s'achemina tout vacillant, tout étourdi, vers le quai Saint-Vincent, qui touche presque à l'hôpital militaire, et, là, on le fit asseoir sur l'esplanade, au soleil de midi, sous les tilleuls du jardin public: le pauvre blessé croyait voir le jour pour la première fois.

A force d'aller ainsi, il put bientôt marcher seul, et, chaque matin, il s'asseyait sur un banc, au même endroit de l'esplanade, la tête ensevelie dans un amas de taffetas noir sous lequel à peine on découvrait un coin de visage humain, et sur son passage, lorsqu'il se croisait avec des promeneurs, il était assuré d'un grand salut des hommes, et d'un geste de profonde commisération des femmes, ce qui le consolait peu. Mais, une fois assis à sa place, il oubliait son infortune pour ne plus songer qu'au bonheur de vivre après un tel ébranlement, et au plaisir de voir en quel séjour il vivait. Devant lui, la vieille citadelle, ruinée sous Louis XVI, étalait ses remparts dégradés; sur sa tête, les tilleuls en fleur projetaient leur ombre épaisse; à ses pieds, dans la vallée qui se déploie au-dessous de l'esplanade, les prés Saint-Symphorien que vivifie, en les noyant, la Moselle débordée, et qui verdissent entre ses deux bras; puis le petit îlot, l'oasis de la poudrière, cette île du Saulcy semée d'ombrages, de chaumières; enfin la chute de la Moselle et ses blanches écumes, ses détours étincelant au soleil; puis tout au bout, bornant le regard, la chaîne des Vosges, bleuâtre et comme vaporeuse au grand jour, voilà le spectacle qu'il admirait toujours davantage.

Vers le mois de juin, aux premiers jours, la chaleur était grande, et le banc favori de Desroches se trouvant bien à l'ombre, deux femmes vinrent s'asseoir près du blessé. Il salua tranquillement et continua de contempler l'horizon; mais sa position inspirait tant d'intérêt que les deux femmes ne purent s'empêcher de le questionner et de le plaindre.

L'une des deux, fort âgée, était la tante de l'autre qui se nommait Emilie, et qui avait pour occupation de broder des ornements d'or sur de la soie ou du velours. Desroches questionna comme on lui en avait donné l'exemple, et la tante lui apprit que la jeune fille avait quitté Haguenau pour lui faire compagnie, qu'elle brodait pour les églises, et qu'elle était depuis longtemps privée de tous ses autres parents.

Le lendemain, le banc fut occupé comme la veille; au bout d'une semaine, il y avait traité d'alliance entre les trois propriétaires de ce banc favori. De retour à l'hôpital, Desroches se rappela sa hideuse blessure, cet épouvantail dont il avait souvent gémi en lui-même, et que l'habitude et la convalescence lui avait rendu depuis longtemps moins déplorable. Il est certain qu'il n'avait pu encore ni soulever l'appareil de sa blessure, ni se regarder dans un miroir. Il se hasarda ce jour-là à écarter un coin du taffetas protecteur, et il trouva dessous une cicatrice un peu rose encore, mais qui n'avait rien de trop repoussant. En poursuivant cette observation, il reconnut que les différentes parties de son visage s'étaient recousues convenablement entre elles, et que l'œil demeurait fort limpide et fort sain. Il manquait bien quelques brins de sourcils, mais c'était si peu de chose! Cette raie oblique qui

descendait du front à l'oreille en traversant la joue, c'était . . . eh bien, c'était un coup de sabre reçu à l'attaque des lignes de Bergheim et rien n'est plus beau, les chansons l'ont assez dit.

Donc Desroches fut étonné de se retrouver si présentable; il ramena fort adroitement ses cheveux, qui grisonnaient du côté blessé, sous les cheveux noirs abondants du côté gauche, étendit sa moustache sur la ligne de la cicatrice, le plus loin possible, et, ayant endossé son uniforme neuf, il se rendit le lendemain à l'esplanade d'un air assez triomphant.

Dans le fait, il s'était si bien redressé, son épée avait si bonne grâce à battre sa cuisse, et il portait le schako si martialement incliné en avant, que personne ne le reconnut dans le trajet de l'hôpital au jardin; il arriva le premier au banc des tilleuls, et s'assit comme à l'ordinaire, en apparence, mais au fond bien plus troublé et bien plus pâle, malgré l'approbation du miroir.

Les deux dames ne tardèrent pas à arriver; mais elles s'éloignèrent tout à coup en voyant un bel officier occuper leur place habituelle. Desroches fut tout ému.

«Eh quoi! leur cria-t-il, vous ne me reconnaissez pas? . . .»

Content d'être encore jugé comme un cavalier passable, il se hâta de rassurer les deux dames, qui paraissaient disposées, d'après sa transformation, à revenir sur l'intimité commencée entre eux trois. Leur réserve ne put tenir devant ses franches déclarations. L'union était sortable de tous points, d'ailleurs: Desroches avait un petit bien de famille près d'Epinal; Emilie possédait, comme héritage de ses parents, une petite maison à Haguenau, louée au

café de la ville, et qui rapportait cinq à six cents francs de rente. Il est vrai qu'il en revenait la moitié à son frère Wilhelm, principal clerc du notaire Schennberg.

Quand les dispositions furent bien arrêtées, on résolut de se rendre pour la noce à cette petite ville, car là était le domicile réel de la jeune fille. Toutefois on convint de revenir à Metz après le mariage. Emilie se faisait un grand plaisir de revoir son frère. Desroches s'étonna à plusieurs reprises que ce jeune homme ne fût pas aux armées comme tous ceux de notre temps; on lui répondit qu'il avait été réformé pour cause de santé. Desroches le plaignit vivement.

Voici donc les deux fiancés et la tante en route pour Haguenau; ils ont pris des places dans la voiture publique qui relaie à Bitche.

La route est belle, comme vous savez. Desroches, qui ne l'avait jamais faite qu'en uniforme, un sabre à la main, en compagnie de trois à quatre mille hommes, admirait les solitudes, les roches bizarres, les horizons bornés par la dentelure des monts revêtus d'une sombre verdure, que de longues vallées interrompent seulement de loin en loin. Les riches plateaux de Saint-Avold, les manufactures de Sarreguemines, les petits taillis compacts de Rimblingue, où les frênes, les peupliers et les sapins étalent leur triple couche de verdure nuancée du gris au vert sombre: vous savez combien tout cela est d'un aspect magnifique et charmant.

A peine arrivés à Bitche, les voyageurs descendirent à la petite auberge du *Dragon*, et Desroches me fit demander au fort. J'arrivai avec empressement; je vis sa nouvelle famille, et je complimentai la jeune demoiselle,

qui était d'une rare beauté, d'un maintien doux, et qui paraissait fort éprise de son futur époux. Ils déjeunèrent tous trois avec moi, à la place où nous sommes assis dans ce moment. Plusieurs officiers, camarades de Desroches, attirés par le bruit de son arrivée, le vinrent chercher à l'auberge et le retinrent à dîner chez l'hôtelier de la redoute, où l'état-major payait pension. Il fut convenu que les deux dames se retireraient de bonne heure, et que le lieutenant donnerait à ses camarades sa dernière soirée de garçon.

Le repas fut gai. On parla de l'Égypte, de l'Italie, avec transport, en faisant des plaintes amères sur cette mauvaise fortune qui confinait tant de bons soldats dans les forteresses de frontière.

«Oui, murmuraient quelques officiers, la vie est ici fatigante et monotone, sans distractions, sans avancement possible. «Le fort est imprenable», a dit Bonaparte quand il a passé ici en rejoignant l'armée d'Allemagne; nous n'avons donc rien que la chance de mourir d'ennui.

— Hélas! mes amis, répondit Desroches, ce n'était guère plus amusant de mon temps: car j'ai été ici comme vous, et je me suis plaint comme vous aussi. Je ne savais guère alors que trois choses: l'exercice, la direction du vent et la grammaire, comme on l'apprend chez le magister. Aussi, lorsque je fus nommé sous-lieutenant et envoyé à Bitche, je regardai ce séjour comme une excellente occasion d'études sérieuses et suivies, de sorte que ce temps, si long pour vous qui n'avez plus tant à apprendre, je le trouvais court et insuffisant, et, quand la nuit venait, je me réfugiais dans un petit cabinet de pierre sous le grand escalier; j'allumais ma lampe

en calfeutrant hermétiquement les meurtrières, et je travaillais.

— Une de ces nuits-là . . .»

Ici, Desroches s'arrêta un instant, passa la main sur ses yeux, vida son verre, et reprit son récit sans terminer sa phrase.

«Vous connaissez tous, dit-il, ce petit sentier qui monte de la plaine ici, et que l'on a rendu tout à fait impraticable en faisant sauter un gros rocher, à la place duquel à présent s'ouvre un abîme. Eh bien, ce passage a toujours été meurtrier pour les ennemis toutes les fois qu'ils ont tenté d'assaillir le fort; à peine engagés dans ce sentier, les malheureux essuyaient le feu de quatre pièces de canon, qu'on n'a pas dérangées sans doute, et qui rasaient le sol dans toute la longueur de cette pente . . .

— Vous avez dû vous distinguer, dit un colonel à Desroches. Est-ce là que vous avez gagné la lieutenance?

— Oui, colonel, et c'est là que j'ai tué le premier, le seul homme que j'ai frappé en face et de ma propre main. C'est pourquoi la vue de ce fort me sera toujours pénible.

— Que nous dites-vous là? s'écria-t-on; quoi! vous avez fait vingt ans la guerre, vous avez assisté à quinze batailles rangées, à cinquante combats peut-être, et vous prétendez n'avoir jamais tué qu'un seul ennemi?

— Je n'ai pas dit cela, Messieurs; des dix mille cartouches que j'ai bourrées dans mon fusil, qui sait si la moitié n'a pas lancé une balle au but que le soldat cherche? Mais j'affirme qu'à Bitche, pour la première fois, ma main s'est rougie du sang d'un ennemi, et que j'ai fait le cruel essai d'une pointe de sabre que le bras

pousse jusqu'à ce qu'elle crève une poitrine humaine. Aussi, de même que l'on n'oublie pas le dernier regard d'un adversaire tué en duel, son dernier râle, le bruit de sa lourde chute, de même je porte en moi presque comme un remords, riez-en si vous pouvez, l'image pâle et funèbre du sergent prussien que j'ai tué dans la petite poudrière du fort.»

Tout le monde fit silence, et Desroches commença son récit.

«C'était la nuit; je travaillais, comme je l'ai expliqué tout à l'heure. A deux heures, tout doit dormir, excepté les sentinelles. Pourtant, je crus entendre comme un mouvement prolongé dans la galerie qui s'étendait sous ma chambre; on heurtait à une porte, et cette porte craquait. Je courus, je prêtai l'oreille au fond du corridor, et j'appelai à demi-voix la sentinelle: pas de réponse. J'eus bientôt réveillé les canonniers, endossé l'uniforme, et, prenant mon sabre sans fourreau, je courus du côté du bruit. Nous arrivâmes trente, à peu près, dans le rond-point que forme la galerie vers son centre, et, à la lueur de quelques lanternes, nous reconnûmes les Prussiens, qu'un traître avait introduits par la poterne fermée. Ils se pressaient avec désordre, et, en nous apercevant, ils tirèrent quelques coups de fusil, dont l'éclat fut effroyable dans cette pénombre et sous ces voûtes écrasées. Alors, on se trouva face à face; les assaillants continuaient d'arriver; les défenseurs descendirent précipitamment dans la galerie; on en vint à pouvoir à peine se remuer; mais il y avait entre les deux partis un espace de six à huit pieds, que personne ne songeait à occuper tant il y avait de stupeur chez les Français surpris, et de défiance chez

les Prussiens désappointés. Pourtant, l'hésitation dura peu. La scène se trouvait éclairée par des flambeaux et des lanternes; quelques canonniers avaient suspendu les leurs aux parois; une sorte de combat antique s'engagea; j'étais au premier rang, je me trouvais en face d'un sergent prussien de haute taille, tout couvert de chevrons et de décorations. Il était armé d'un fusil, mais il pouvait à peine le remuer, tant la presse était compacte; tous ces détails me sont encore présents, hélas! Je ne sais s'il songeait même à me résister; je m'élançai vers lui, j'enfonçai mon sabre dans ce noble cœur; la victime ouvrit horriblement les yeux, crispa ses mains avec effort, et tomba dans les bras des autres soldats . . . Je ne me rappelle pas ce qui suivit; je me retrouvai dans la première cour, tout mouillé de sang; les Prussiens, refoulés par la poterne, avaient été reconduits à coups de canon jusqu'à leur campement.»

Après cette histoire, il se fit un long silence; l'aventure de Desroches avait semé différentes impressions dans l'esprit des assistants. Puis l'on parla d'autre chose et l'on alla se mettre au lit. Notre officier oublia le premier sa lugubre histoire, parce que, de la petite chambre qui lui était donnée, on apercevait parmi les massifs d'arbres une certaine fenêtre de l'hôtel du *Dragon* éclairée de l'intérieur par une veilleuse. Là dormait tout son avenir. Avant l'heure de la diane, le lendemain, le capitaine de garde lui ouvrit une porte, et il trouva ses deux amies qui se promenaient en l'attendant le long des fossés extérieurs. Je les accompagnai jusqu'à Neunhoffen, car ils devaient se marier à l'état civil d'Haguenau et revenir à Metz pour la bénédiction nuptiale.

Wilhelm, le frère d'Emilie, fit à Desroches un accueil assez cordial. Les deux beaux-frères se regardaient parfois avec une attention opiniâtre. Wilhelm était d'une taille moyenne, mais bien prise. Ses cheveux blonds étaient rares déjà, comme s'il eût été miné par l'étude ou par les chagrins; il portait des lunettes bleues à cause de sa vue, si faible, disait-il, que la moindre lumière le faisait souffrir. Il prit le bras de Desroches, lui offrit une de ses meilleures pipes et le conduisit chez tous ses amis d'Haguenau. Partout on fumait et l'on buvait force bière. Après dix présentations, Desroches demanda grâce, et on lui permit de ne plus passer ses soirées qu'auprès de sa fiancée.

Peu de jours après, les deux amoureux du banc de l'esplanade étaient deux époux unis par monsieur le maire d'Haguenau. Le jour même, les quatre voyageurs partirent pour Metz. Il était six heures du soir quand la voiture s'arrêta à Bitche au grand hôtel du *Dragon*. On voyage difficilement dans ce pays entrecoupé de ruisseaux et de bouquets de bois; il y a dix côtes par lieue, et la voiture du messager secoue rudement ses voyageurs. Ce fut la raison du malaise qu'éprouva la jeune épouse en arrivant à l'auberge. Sa tante et Desroches s'installèrent auprès d'elle, et Wilhelm, qui souffrait d'une faim dévorante, descendit dans la petite salle où l'on servait à huit heures le souper des officiers.

Cette fois, personne ne savait le retour de Desroches. Wilhelm, en homme qui veut tromper l'heure et la faim, avait allumé sa pipe, et sur le seuil de l'auberge il se reposait entre la fumée du tabac et celle du repas, double volupté pour l'oisif et pour l'affamé. Les officiers, à

l'aspect de ce voyageur bourgeois dont la casquette était enfoncée jusqu'aux oreilles et les lunettes bleues braquées vers la cuisine, comprirent qu'ils ne seraient pas seuls à table et voulurent lier connaissance avec l'étranger: car il pouvait venir de loin, avoir de l'esprit, raconter des nouvelles, et, dans ce cas, c'était une bonne fortune; ou arriver des environs, garder un silence stupide, et alors c'était un niais dont on pouvait rire.

Un sous-lieutenant s'approcha de Wilhelm avec une politesse qui frisait l'exagération.

»Bonsoir, Monsieur, savez-vous des nouvelles de Paris?

— Non, Monsieur; et vous? dit tranquillement Wilhelm.

— Ma foi, Monsieur, nous ne sortons pas de Bitche où nous tenons garnison. Comment saurions-nous quelque chose?

— Et moi, Monsieur, je ne sors jamais de mon cabinet.

— Seriez-vous dans le génie?»

Cette raillerie dirigée contre les lunettes de Wilhelm égaya beaucoup l'assemblée.

«Je suis clerc de notaire, Monsieur.

— En vérité? A votre âge, c'est surprenant.

— Monsieur, dit Wilhelm, est-ce que vous voudriez voir mon passeport?

— Non, certainement.

— Eh bien, dites-moi que vous ne vous moquez pas de ma personne, et je vais vous satisfaire sur tous les points.»

L'assemblée reprit son sérieux.

«Je vous ai demandé sans intention maligne si vous faisiez partie du génie, parce que vous portez des lunettes. Ne savez-vous pas que les officiers de cette arme ont seuls le droit de se mettre des verres sur les yeux?

— Et cela prouve-t-il que je sois soldat ou officier, comme vous voudrez?

— Mais tout le monde est soldat aujourd'hui. Vous n'avez pas vingt-cinq ans, vous devez appartenir à l'armée; ou bien vous êtes riche, vous avez quinze ou vingt mille francs de rente, vos parents ont fait des sacrifices pour vous acheter un remplaçant et, dans ce cas-là, on ne dîne pas à une table d'hôte d'auberge.

— Monsieur, dit Wilhelm, en secouant sa pipe, peut-être avez-vous le droit de me soumettre à cette inquisition; alors je dois vous répondre catégoriquement. Je n'ai pas de rentes, puisque je suis un simple clerc de notaire, comme je vous l'ai dit. J'ai été réformé pour cause de mauvaise vue. Je suis myope, en un mot.»

Un éclat de rire général et intempéré accueillit cette déclaration.

«Ah! jeune homme! jeune homme! s'écria un capitaine en lui frappant sur l'épaule, vous avez bien raison, vous profitez du proverbe: il vaut mieux être poltron et vivre plus longtemps!»

Wilhelm rougit jusqu'aux yeux.

«Je ne suis pas un poltron, Monsieur le capitaine! et je vous le prouverai quand il vous plaira. D'ailleurs, mes papiers sont en règle, et, si vous êtes officier de recrutement, je puis vous les montrer.

— Assez, assez, crièrent quelques officiers; laissons

ce bourgeois tranquille! Monsieur est un particulier paisible, il a le droit de souper ici.

— Oui, dit le capitaine; ainsi mettons-nous à table, et sans rancune, jeune homme. Rassurez-vous, je ne suis pas chirurgien examinateur, et cette salle à manger n'est pas une salle de révision. Pour vous prouver ma bonne volonté, je m'offre à vous découper une aile de ce vieux dur à cuire qu'on nous donne pour un poulet.

— Je vous remercie, dit Wilhelm, à qui la faim avait passé; je mangerai seulement de ces truites qui sont au bout de la table.»

Et il fit signe à la servante de lui apporter le plat.

«Sont-ce des truites vraiment? dit le capitaine à Wilhelm, qui avait ôté ses lunettes en se mettant à table. Ma foi, Monsieur, vous avez meilleure vue que moi-même; tenez, franchement, vous ajusteriez votre fusil tout aussi bien qu'un autre . . . Mais vous avez eu des protections, vous en profitez, très bien. Vous aimez la paix, c'est un goût tout comme un autre. Moi, à votre place, je ne pourrais pas lire un bulletin de la grande armée, et songer que les jeunes gens de mon âge se font tuer en Allemagne, sans me sentir bouillir le sang dans les veines. Vous n'êtes donc pas Français?

— Non, dit Wilhelm avec effort et satisfaction à la fois, je suis né à Haguenau, je ne suis pas Français, je suis Allemand.

— Allemand? Haguenau est situé en deçà de la frontière rhénane, c'est un bon et beau village de l'Empire français, département du Bas-Rhin. Voyez la carte!

— Je suis de Haguenau, vous dis-je, village d'Allemagne il y a dix ans, aujourd'hui village de France; et,

moi, je suis Allemand toujours, comme vous seriez Français jusqu'à la mort, si votre pays appartenait jamais aux Allemands.

— Vous dites là des choses dangereuses, jeune homme, songez-y.

— J'ai tort peut-être, dit impétueusement Wilhelm; mon sentiment à moi est de ceux qu'il importe, sans doute, de garder dans son cœur, si l'on ne peut l'échanger. Mais c'est vous-même qui avez poussé si loin les choses qu'il faut, à tout prix, que je me justifie ou que je passe pour un lâche. Oui, tel est le motif qui, dans ma conscience, légitime le soin que j'ai mis à profiter d'une infirmité réelle, sans doute, mais qui peut-être n'eût pas dû arrêter un homme de cœur. Oui, je l'avouerai, je ne me sens point de haine contre les peuples que vous combattez aujourd'hui. Je songe que, si le malheur eût voulu que je fusse obligé de marcher contre eux, j'aurais dû, moi aussi, ravager des campagnes allemandes, brûler des villes, égorger des compatriotes, ou d'anciens compatriotes, si vous aimez mieux, et frapper, au milieu d'un groupe de prétendus ennemis, oui, frapper, qui sait? des parents, d'anciens amis de mon père . . . Allons, allons, vous voyez bien qu'il vaut mieux pour moi écrire des rôles chez le notaire d'Haguenau . . . D'ailleurs, il y a assez de sang versé dans ma famille; mon père a répandu le sien jusqu'à la dernière goutte, voyez-vous, et moi . . .

— Votre père était soldat? interrompit le capitaine.

— Mon père était sergent dans l'armée prussienne, et il a défendu longtemps ce territoire que vous occupez aujourd'hui. Enfin, il fut tué ici même, à la dernière attaque du fort de Bitche.»

Tout le monde était fort attentif à ces dernières paroles de Wilhelm.

«C'était donc en 93?

— En 93, le 17 novembre. Mon père était parti la veille de Pirmasens pour rejoindre sa compagnie. Je sais qu'il dit à ma mère qu'au moyen d'un plan hardi la citadelle de Bitche serait emportée sans coup férir. On nous le rapporta mourant vingt-quatre heures après; il expira sur le seuil de la porte, après m'avoir fait jurer de rester auprès de ma mère, qui lui survécut quinze jours. J'ai su que, dans l'attaque qui eut lieu cette nuit-là, il reçut dans la poitrine le coup de sabre d'un jeune officier, qui abattit ainsi l'un des plus beaux grenadiers de l'armée du prince de Hohenlohe.

— Mais on nous a raconté cette histoire, dit le sous-lieutenant.

— Eh bien, dit le capitaine, c'est toute l'aventure du sergent prussien tué par Desroches.

— Desroches! s'écria Wilhelm; est-ce du lieutenant Desroches que vous parlez?

— Oh! non, non, se hâta de dire un officier, qui s'aperçut qu'il allait y avoir là quelque révélation terrible; ce Desroches dont nous parlons était un chasseur de la garnison, mort il y a quatre ans, car son premier exploit ne lui a pas porté bonheur.

— Ah! il est mort,» dit Wilhelm en essuyant son front, d'où tombaient de larges gouttes de sueur.

Quelques minutes après, les officiers le saluèrent et le laissèrent seul. Desroches, ayant vu par la fenêtre qu'ils s'étaient tous éloignés, descendit dans la salle à

manger, où il trouva son beau-frère accoudé sur la longue table et la tête dans ses mains.

«Eh bien, eh bien, nous dormons déjà? . . . Mais je veux souper, moi; ma femme s'est endormie enfin et j'ai une faim terrible . . . Allons, un verre de vin, cela nous réveillera, et vous me tiendrez compagnie.

— Non, j'ai mal à la tête, dit Wilhelm, je monte à ma chambre. A propos, ces messieurs m'ont beaucoup parlé des curiosités du fort. Ne pourriez-vous pas m'y conduire demain?

— Mais sans doute, mon ami.

— Alors, demain matin, je vous éveillerai.»

Desroches alla prendre possession du second lit qu'on avait préparé dans la chambre où son beau-frère venait de monter. Wilhelm ne put dormir de la nuit, et tantôt il pleurait en silence, et tantôt il dévorait d'un regard furieux son compagnon qui souriait dans ses songes.

Au matin un léger bruit se fit entendre: c'était Wilhelm qui rentrait dans la chambre, le chapeau sur la tête et enveloppé d'un long manteau bleu.

Desroches se réveilla en sursaut.

«Diable! s'écria-t-il, vous étiez sorti ce matin?

— Il faut vous lever, répondit Wilhelm.

— Mais nous ouvrira-t-on au fort?

— Sans doute, tout le monde est à l'exercice; il n'y a plus que le poste de garde.

— Déjà? Eh bien, je suis à vous . . . Le temps seulement de dire bonjour à ma femme.

— Elle va bien, je l'ai vue; ne vous occupez pas d'elle.»

Desroches fut surpris à cette réponse; mais il la mit sur le compte de l'impatience.

Comme ils passaient sur la place pour aller au fort, Desroches jeta les yeux sur les fenêtres de l'auberge.

«Emilie dort sans doute», pensa-t-il.

Cependant le rideau trembla, se ferma; et le lieutenant crut remarquer qu'on s'était éloigné du carreau pour ne pas être aperçu de lui.

Les guichets s'ouvrirent sans difficulté. Un capitaine invalide, qui n'avait pas assisté au souper de la veille, commandait l'avant-poste. Desroches prit une lanterne et se mit à guider de salle en salle son compagnon silencieux.

Après une visite de quelques minutes sur différents points où l'attention de Wilhelm ne trouva guère à se fixer:

«Montrez-moi donc les souterrains, dit-il à son beau-frère. Je suis curieux de visiter des lieux où se sont passés tant d'évènements sinistres . . . où même vous avez couru des dangers, à ce qu'on m'a dit.

— Il ne me fera pas grâce d'un caveau, pensa Desroches. Suivez-moi, frère, dans cette galerie qui mène à la poterne fermée.»

La lanterne jetait une triste lueur aux murailles moisies, et tremblait en se reflétant sur quelques lames de sabre et quelques canons de fusil rongés par la rouille.

«Qu'est-ce que ces armes? demanda Wilhelm.

— Les dépouilles des Prussiens tués à la dernière attaque du fort, et dont mes camarades ont réuni les armes en trophée.

— Il est donc mort plusieurs Prussiens ici?

— Il en est mort beaucoup dans ce rond-point.

— N'y tuâtes-vous pas un sergent, vieillard de haute taille à moustaches rousses?

— Sans doute; ne vous en ai-je pas conté l'histoire?

— Non, pas vous; mais, hier, à table, on m'a parlé de cet exploit . . . que votre modestie nous avait caché.

— Qu'avez-vous donc, frère? Vous pâlissez!»

Wilhelm répondit d'une voix forte:

«Ne m'appelez pas frère, mais ennemi! . . . Regardez, je suis le fils de ce sergent que vous avez assassiné.

— Assassiné!

— Ou tué, qu'importe? Voyez: c'est là que votre sabre a frappé.»

Wilhelm avait rejeté son manteau et indiquait une déchirure dans l'uniforme vert qu'il avait revêtu et qui était l'habit même de son père, pieusement conservé.

«Vous êtes le fils de ce sergent! Oh! mon Dieu, me raillez-vous?

— Vous railler? Joue-t-on avec de pareilles horreurs? . . . Ici a été tué mon père, son noble sang a rougi ces dalles; ce sabre est peut-être le sien . . . Allons, prenez-en un autre et donnez-moi la revanche de cette partie! . . .

— Mais vous êtes fou, cher Wilhelm! Laissez donc ce sabre rouillé. Vous voulez me tuer, suis-je coupable?

— Aussi vous avez la chance de me frapper à mon tour! Allons, défendez-vous!

— Wilhelm, tuez-moi sans défense! Je perds la raison moi-même, la tête me tourne . . . Wilhelm! j'ai fait comme tout soldat doit faire; mais songez-y donc . . . D'ailleurs, je suis le mari de votre sœur; elle m'aime! Oh! ce combat est impossible.

— Ma sœur! . . . Et voilà justement ce qui rend impossible que nous vivions tous deux sous le même ciel! Ma sœur! elle sait tout; elle ne reverra jamais celui qui l'a faite orpheline. Hier, vous lui avez dit le dernier adieu.»

Desroches poussa un cri terrible et se jeta sur Wilhelm pour le désarmer; ce fut une lutte assez longue, car le jeune homme opposait aux secousses de son adversaire la résistance de la rage et du désespoir.

«Rends-moi-ce sabre, malheureux, cria Desroches, rends-le moi! Non, tu ne me frapperas pas, misérable fou! . . .

— C'est cela, criait Wilhelm d'une voix étouffée, tuez aussi le fils dans la galerie! . . .»

En ce moment, des pas retentirent, et Desroches lâcha prise. Wilhelm abattu ne se relevait pas . . .

Ces pas étaient les miens, Messieurs, ajouta l'abbé. Emilie était venue au presbytère me raconter tout, pour se mettre sous la sauvegarde de la religion, la pauvre enfant.

J'étouffai la pitié qui parlait au fond de mon cœur, et, lorsqu'elle me demanda si elle pouvait aimer encore le meurtrier de son père, je ne répondis pas. Elle comprit, me serra la main et partit en pleurant. Un pressentiment me vint; je la suivis, et quand j'entendis qu'on lui répondait à l'hôtel que son frère et son mari étaient allés visiter le fort, je me doutai de l'affreuse vérité. Heureusement j'arrivai à temps pour empêcher une nouvelle péripétie entre ces deux hommes égarés par la colère et par la douleur.

Wilhelm, bien que désarmé, résistait toujours aux

prières de Desroches; il était accablé, mais son œil gardait encore toute sa fureur.

«Homme inflexible! lui dis-je, c'est vous qui réveillez les morts et qui soulevez des fatalités effrayantes! N'êtes-vous pas chrétien, et voulez-vous empiéter sur la justice de Dieu? Voulez-vous devenir ici le seul criminel et le seul meurtrier? L'expiation sera faite, n'en doutez pas; mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de la prévoir ni de la forcer.»

Desroches me serra la main et me dit:

«Emilie sait tout. Je ne la reverrai pas, mais je sais ce que j'ai à faire pour lui rendre sa liberté.

— Que dites-vous! m'écriai-je, un suicide?»

A ce mot, Wilhelm s'était levé et avait saisi la main de Desroches.

«Non! disait-il, j'avais tort. C'est moi seul qui suis coupable, et qui devais garder mon secret et mon désespoir!»

Je ne vous peindrai pas les angoisses que nous souffrîmes dans cette heure fatale; j'employai tous les raisonnements de ma religion et de ma philosophie sans faire naître d'issue satisfaisante à cette cruelle situation; une séparation était indispensable dans tous les cas: mais le moyen d'en déduire les motifs devant la justice? Il y avait là non seulement un débat pénible à subir, mais encore un danger politique à révéler ces fatales circonstances.

Je m'appliquai surtout à combattre les projets sinistres de Desroches et à faire pénétrer dans son cœur les sentiments religieux qui font un crime du suicide.

Quelques jours s'étaient passés. Wilhelm et sa sœur

n'avaient pas quitté l'auberge: car Emilie était fort malade après tant de secousses. Desroches logeait au presbytère et lisait toute la journée. Un jour, il alla seul au fort, y resta quelques heures, et, en revenant, il me montra une feuille de papier où son nom était inscrit; c'était une commission de capitaine dans un régiment qui partait pour rejoindre la grande armée.

Nous reçûmes, au bout d'un mois, la nouvelle de sa mort glorieuse.»

Tout le monde se tut après ce récit: chacun gardait la pensée étrange qu'excitait une telle vie et une telle mort. L'abbé reprit en se levant:

«Si vous voulez, Messieurs, que nous changions ce soir la direction habituelle de nos promenades, nous suivrons cette allée de peupliers jaunis par le soleil couchant, et je vous conduirai jusqu'à la Butte-aux-Lierres, d'où nous pourrons apercevoir la croix du couvent où s'est retirée Mme Desroches.»

Gérard de Nerval.

III.

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici:

«Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B . . ., il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

»Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec sa stature presque gigantesque. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

»En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit: «Mon lieutenant est mort hier . . .» Je compris qu'il voulait dire: «C'est vous qui

devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable.» Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

»La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir-là elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

»Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. «Elle est bien rouge, dit-il; c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!» J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

»Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque

instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se produisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

»Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

»Vers trois heures un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

»Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

»Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence sur nos canonniers), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

»Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un danger réel, puisque enfin

j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de madame de B..., rue de Provence.

»Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole: «Eh bien! vous allez en voir de grises pour votre début.»

»Je souris d'un air tout à fait martial en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

»Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon schako et tua un homme auprès de moi.

«— Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon schako, vous en voilà quitte pour la journée.» Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome *non bis in idem* trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon schako. «C'est faire saluer les gens sans cérémonie,» dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. — «Je vous félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, leurs noms commençaient toujours par un P.»

»Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme

moi; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

»Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

»Notre régiment était composé de trois bataillons. Le 2e fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le 3e bataillon.

»En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit: souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. «A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.»

»Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux et sans tirer. «Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine; cela ne nous présage rien de bon.» Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

»Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines

nouvelles avec des cris de *Vive l'empereur!* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

»Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée, et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait, derrière leur parapet à demi détruit, les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

»Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. «Voilà la danse qui va commencer! s'écria mon capitaine. Bonsoir!» Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

»Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds: sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

»A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant: *Vive l'empereur!* Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la

redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier «Victoire!» et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniformes français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

»Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé. Quelques soldats s'empressaient autour de lui; je m'approchai: «Où est le plus ancien capitaine?» demandait-il à un sergent. Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. «Et le plus ancien lieutenant? — Voici monsieur qui est arrivé d'hier,» dit le sergent d'un ton tout à fait calme. Le colonel sourit amèrement. «Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec des chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C... va vous faire soutenir. — Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé? — Flambé, mon cher, mais la redoute est prise.»

Prosper Mérimée.

IV.

WATERLOO

Le régiment, attaqué à l'improviste par des nuées de cavalerie prussienne, après avoir cru à la victoire toute la journée, battait en retraite, ou plutôt s'enfuyait du côté de la France.

Le colonel, beau jeune homme, bien *ficelé*, fut sabré; le chef de bataillon qui le remplaça dans le commandement, vieillard à cheveux blancs, fit faire halte au régiment. «Tonnerre! dit-il aux soldats, du temps de la République, on attendait pour filer d'y être forcé par l'ennemi . . . Défendez chaque pouce de terrain, et faites-vous tuer! s'écria-t-il en jurant: c'est maintenant le sol de la patrie que ces Prussiens veulent envahir!»

La petite charrette de la cantinière s'arrêta, Fabrice se réveilla tout à coup. Le soleil était couché depuis longtemps; il fut tout étonné de voir qu'il était presque nuit. Les soldats couraient de côté et d'autre dans une confusion qui surprit fort notre héros; il trouva qu'ils avaient l'air penaud.

«Qu'est-ce donc? dit-il à la cantinière.

— Rien du tout. C'est que nous sommes flambés, mon petit; c'est la cavalerie des Prussiens qui nous sabre, rien que ça. Le bêta de général a d'abord cru que c'était la nôtre. Allons, vivement, aide-moi à réparer le trait de mon cheval qui s'est cassé.»

Quelques coups de fusil partirent à dix pas de distance. Notre héros, frais et dispos, se dit: «Mais réellement, pendant toute la journée, je ne me suis pas battu; j'ai seulement escorté un général. — Il faut que je me batte, dit-il à la cantinière.

— Sois tranquille, tu te battras, et plus que tu ne voudras! Nous sommes perdus.

— Aubry, mon garçon, cria-t-elle à un caporal qui passait, regarde toujours de temps en temps où en est la petite voiture.

— Vous allez vous battre? dit Fabrice à Aubry.

— Non, je vas mettre mes escarpins pour aller à la danse!

— Je vous suis.

— Je te recommande le petit hussard! cria la cantinière, le jeune bourgeois a du cœur.» Le caporal Aubry marchait sans dire mot. Huit ou dix soldats le rejoignirent en courant; il les conduisit derrière un gros chêne entouré de ronces. Arrivés là, il les plaça au bord du bois, toujours sans mot dire, sur une ligne fort étendue; chacun était au moins à dix pas de son voisin.

«Ah ça! vous autres, dit le caporal, et c'était la première fois qu'il parlait, n'allez pas faire feu avant l'ordre: songez que vous n'avez plus que trois cartouches.»

«Mais que se passe-t-il donc?» se demandait Fabrice. Enfin, quand il se trouva seul avec le caporal, il lui dit: «Je n'ai pas de fusil.

— Tais-toi d'abord! Avance-toi là: à cinquante pas en avant du bois, tu trouveras quelqu'un des pauvres soldats du régiment qui viennent d'être sabrés; tu lui prendras sa giberne et son fusil. Ne va pas dépouiller

un blessé, au moins; prends le fusil et la giberne d'un qui soit bien mort, et dépêche-toi, pour ne pas recevoir les coups de fusil de nos gens.» Fabrice partit en courant, et revint bien vite avec un fusil et une giberne.

«Charge ton fusil et mets-toi là derrière cet arbre, et surtout ne va pas tirer avant l'ordre que je t'en donnerai... Dieu de Dieu! dit le caporal en s'interrompant, il ne sait pas même charger son arme! . . .» Il aida Fabrice en continuant son discours: «Si un cavalier ennemi galope sur toi pour te sabrer, tourne autour de ton arbre, et ne lâche ton coup qu'à bout portant, quand ton cavalier sera à trois pas de toi; il faut presque que ta baïonnette touche son uniforme.

— Jette donc ton sabre! s'écria le caporal; veux-tu qu'il te fasse tomber? Quels soldats on nous donne maintenant!» En parlant ainsi il lui prit le sabre qu'il jeta au loin avec colère.

«Toi, essuie la pierre de ton fusil avec ton mouchoir! Mais as-tu jamais tiré un coup de fusil?

— Je suis chasseur.

— Dieu soit loué! reprit le caporal avec un gros soupir. Surtout ne tire pas avant l'ordre que je te donnerai.» Et il s'en alla.

Fabrice était tout joyeux. «Enfin je vais me battre réellement, se disait-il, tuer un ennemi! Ce matin, ils nous envoyaient des boulets, et moi je ne faisais rien que m'exposer à être tué: métier de dupe.» Il regardait de tous côtés avec une extrême curiosité. Au bout d'un moment, il entendit partir sept à huit coups de fusil tout près de lui. Mais ne recevant point l'ordre de tirer, il se tenait tranquille derrière son arbre. Il était presque

nuit; il lui semblait être à l'*espère,* à la chasse de l'ours, dans la montagne de la Tramezzina, au-dessus de Grianta. Il lui vint une idée de chasseur: il prit une cartouche dans sa giberne et en détacha la balle. «Si je le vois, dit-il, il ne faut pas que je le manque;» et il fit couler cette seconde balle dans le canon de son fusil. Il entendit tirer deux coups de feu tout à côté de son arbre; en même temps il vit un cavalier vêtu de bleu qui passait au galop devant lui, se dirigeant de sa droite à sa gauche. «Il n'est pas à trois pas, se dit-il, mais à cette distance je suis sûr de mon coup.» Il suivit bien le cavalier du bout de son fusil, et enfin pressa la détente: le cavalier tomba avec son cheval. Notre héros se croyait à la chasse: il courut tout joyeux sur la pièce qu'il venait d'abattre. Il touchait déjà l'homme, qui lui semblait mourant, lorsque, avec une rapidité incroyable, deux cavaliers prussiens arrivèrent sur lui pour le sabrer. Fabrice se sauva à toutes jambes vers le bois: pour mieux courir il jeta son fusil. Les cavaliers prussiens n'étaient plus qu'à trois pas de lui lorsqu'il atteignit une nouvelle plantation de petits chênes gros comme le bras et bien droits qui bordaient le bois. Ces petits chênes arrêtèrent un instant les cavaliers, mais ils passèrent et se remirent à poursuivre Fabrice dans une clairière. De nouveau ils étaient près de l'atteindre, lorsqu'il se glissa entre sept ou huit gros arbres. A ce moment, il eut presque la figure brûlée par la flamme de cinq ou six coups de fusil qui partirent en avant de lui. Il baissa la tête; comme il la relevait, il se trouva vis-à-vis du caporal.

«Tu as tué le tien? lui dit le caporal Aubry.

— Oui, mais j'ai perdu mon fusil.

— Ce n'est pas les fusils qui nous manquent. Tu es un bon bougre; malgré ton air cornichon, tu as bien gagné ta journée, et ces soldats viennent de manquer ces deux qui te poursuivaient et venaient droit à eux; moi je ne les voyais pas. Il s'agit maintenant de filer rondement; le régiment doit être à un demi-quart de lieue, et, de plus, il y a un petit bout de prairie où nous pouvons être ramassés en demi-cercle.»

Tout en parlant, le caporal marchait rapidement à la tête de ses dix hommes. A deux cents pas de là, en entrant dans la petite prairie dont il avait parlé, on rencontra un général blessé qui était porté par son aide de camp et par un domestique.

«Vous allez me donner quatre hommes, dit-il au caporal d'une voix éteinte; il s'agit de me transporter à l'ambulance: j'ai la jambe fracassée.

— Va-t'en au diable! répondit le caporal, toi et tous les généraux. Vous avez tous trahi l'empereur aujourd'hui.

— Comment, dit le général en fureur, vous méconnaissez mes ordres! Savez-vous que je suis le général comte B . . ., commandant votre division, etc., etc.» Il fit des phrases. L'aide de camp se jeta sur les soldats. Le caporal lui lança un coup de baïonnette dans le bras, puis fila avec ses hommes en doublant le pas. «Puissent-ils être tous comme toi, répétait le caporal en jurant, les bras et les jambes fracassés! Tas de freluquets! Tous vendus aux Bourbons, et trahissant l'empereur!» Fabrice écoutait avec saisissement cette affreuse accusation.

Vers les dix heures du soir, la petite troupe rejoignit le régiment à l'entrée d'un gros village qui formait

plusieurs rues fort étroites; mais Fabrice remarqua que le caporal Aubry évitait de parler à aucun des officiers. «Impossible d'avancer!» s'écria le caporal. Toutes ces rues étaient encombrées d'infanterie, de cavalerie et surtout de caissons d'artillerie et de fourgons. Le caporal se présenta à l'issue de trois de ces rues; après avoir fait vingt pas, il fallait s'arrêter. Tout le monde jurait et se fâchait.

«Encore quelque traître qui commande! s'écria le caporal: si l'ennemi a l'esprit de tourner le village, nous sommes tous prisonniers comme des chiens. Suivez-moi, vous autres!» Fabrice regarda; il n'y avait plus que six soldats avec le caporal. Par une grande porte ouverte ils entrèrent dans une vaste basse-cour; ils passèrent dans une écurie, dont la petite porte leur donna entrée dans un jardin. Ils s'y perdirent un moment, errant de côté et d'autre. Mais enfin, en passant une haie, ils se trouvèrent dans une vaste pièce de blé noir. En moins d'une demi-heure, guidés par les cris et le bruit confus, ils eurent regagné la grande route au delà du village. Les fossés de cette route étaient remplis de fusils abandonnés; Fabrice en choisit un. Mais la route quoique fort large, était tellement encombrée de fuyards et de charrettes, qu'en une demi-heure de temps, à peine si le caporal et Fabrice avaient avancé de cinq cents pas. On disait que cette route conduisait à Charleroi. Comme onze heures sonnaient à l'horloge du village:

«Prenons de nouveau à travers champs,» s'écria le caporal. La petite troupe n'était plus composée que de trois soldats, le caporal et Fabrice. Quand on fut à un quart de lieue de la grande route:

«Je n'en puis plus, dit un des soldats.

— Et moi itou, dit un autre.

— Belle nouvelle! Nous en sommes tous logés là, dit le caporal, mais obéissez-moi, et vous vous en trouverez bien.» Il vit cinq ou six arbres le long d'un petit fossé au milieu d'une immense pièce de blé. «Aux arbres! dit-il à ses hommes; couchez-vous là, ajouta-t-il quand on y fut arrivé, et surtout pas de bruit. Mais, avant de s'endormir, qui est-ce qui a du pain?

— Moi, dit un des soldats.

— Donne,» dit le caporal d'un air magistral. Il divisa le pain en cinq morceaux et prit le plus petit.

«Un quart d'heure avant le point du jour, dit-il en mangeant, vous allez avoir sur le dos la cavalerie ennemie. Il s'agit de ne pas se laisser sabrer. Un seul est flambé, avec de la cavalerie sur le dos, dans ces grandes plaines, cinq au contraire peuvent se sauver: restez avec moi bien unis, ne tirez qu'à bout portant, et demain soir je me fais fort de vous rendre à Charleroi.» Le caporal les éveilla une heure avant le jour; il leur fit renouveler la charge de leurs armes. Le tapage sur la grande route continuait; il avait duré toute la nuit: c'était comme le bruit d'un torrent entendu dans le lointain.

«Ce sont comme des moutons qui se sauvent, dit Fabrice au caporal d'un air naïf.

— Veux-tu bien te taire, blanc-bec!» dit le caporal indigné. Et les trois soldats qui composaient toute son armée avec Fabrice regardèrent celui-ci d'un air de colère, comme s'il eût blasphémé. Il avait insulté la nation.

«Voilà qui est fort! pensa notre héros; j'ai déjà remarqué cela chez le vice-roi à Milan; ils ne fuient pas, non! Avec ces Français il n'est pas permis de dire la

vérité quand elle choque leur vanité. Mais, quant à leur air méchant, je m'en moque, et il faut que je le leur fasse comprendre.» On marchait toujours à cinq cents pas de ce torrent de fuyards qui couvraient la grande route. A une lieue de là le caporal et sa troupe traversèrent un chemin qui allait rejoindre la route et où beaucoup de soldats étaient couchés. Fabrice acheta un cheval assez bon qui lui coûta quarante francs, et parmi tous les sabres jetés de côté et d'autre, il choisit un grand sabre droit. Ainsi équipé, il mit son cheval au galop, et rejoignit le caporal, qui avait pris les devants. Il s'affermit sur ses étriers, prit de la main gauche le fourreau de son sabre droit, et dit aux quatre Français:

«Ces gens qui se sauvent sur la grande route ont l'air d'un troupeau de moutons . . . ils marchent comme des moutons effrayés . . .»

Fabrice avait beau appuyer sur le mot *mouton*, ses camarades ne se souvenaient plus d'avoir été fâchés par ce mot, une heure auparavant. Ici se trahit un des contrastes des caractères italien et français: le Français est sans doute le plus heureux, il glisse sur les événements de la vie et ne garde pas rancune.

Nous ne cacherons point que Fabrice fut très satisfait de sa personne après avoir parlé des *moutons*. On marchait en faisant la petite conversation. A deux lieues de là, le caporal, toujours fort étonné de ne point voir la cavalerie ennemie, dit à Fabrice:

«Vous êtes notre cavalerie, galopez vers cette ferme sur ce petit tertre; demandez au paysan s'il veut nous *vendre* à déjeuner; dites bien que nous ne sommes que cinq. S'il hésite, donnez-lui cinq francs d'avance de votre

argent; mais soyez tranquille, nous reprendrons la pièce blanche après le déjeuner.»

Fabrice regarda le caporal, il vit en lui une gravité imperturbable, et vraiment l'air de la supériorité morale; il obéit. Tout se passa comme l'avait prévu le commandant en chef; seulement Fabrice insista pour qu'on ne reprît pas de vive force les cinq francs qu'il avait donnés au paysan.

«L'argent est à moi, dit-il à ses camarades; je ne paie pas pour vous, je paie pour l'avoine qu'il a donnée à mon cheval.»

Fabrice prononçait si mal le français, que ses camarades crurent voir dans ses paroles un ton de supériorité; ils furent vivement choqués, et dès lors dans leur esprit un duel se prépara pour la fin de la journée. Ils le trouvaient fort différent d'eux-mêmes, ce qui les choquait; Fabrice, au contraire, commençait à se sentir beaucoup d'amitié pour eux.

On marchait sans rien dire depuis deux heures, lorsque le caporal, regardant la grande route, s'écria avec un transport de joie: «Voici le régiment!» On fut bientôt sur la route; mais, hélas! autour de l'aigle il n'y avait pas deux cents hommes. L'œil de Fabrice eut bientôt aperçu la vivandière: elle marchait à pied, avait les yeux rouges et pleurait de temps à autre. Ce fut en vain que Fabrice chercha la petite charrette et Cocotte.

«Pillés, perdus, volés!» s'écria la vivandière, répondant aux regards de notre héros. Celui-ci, sans mot dire, descendit de son cheval, le prit par la bride, et dit à la vivandière: «Montez!» Elle ne se le fit pas dire deux fois. «Raccourcis-moi les étriers!» fit-elle.

Une fois bien établie à cheval, elle se mit à raconter à Fabrice tous les désastres de la nuit. Après un récit d'une longueur infinie, mais avidement écouté par notre héros, qui, à dire vrai, ne comprenait rien à rien, mais avait une tendre amitié pour la vivandière, celle-ci ajouta:

«Et dire que ce sont des Français qui m'ont pillée, battue, abîmée . . .!

— Comment! ce ne sont pas les ennemis? dit Fabrice d'un air naïf, qui rendait charmante sa belle figure grave et pâle.

— Que tu es bête, mon pauvre petit! dit la vivandière souriant au milieu de ses larmes; et quoique ça, tu es bien gentil.»

La bonne cantinière parla longtemps encore; le caporal appuyait ses avis par des signes de tête, ne pouvant trouver jour à saisir la parole. Tout à coup cette foule qui couvrait la grande route, d'abord doubla le pas, puis, en un clin d'œil, passa le petit fossé qui bordait la route à gauche, et se mit à fuir à toutes jambes.

«Les Cosaques! les Cosaques! criait-on de tous les côtés.

— Reprends ton cheval! s'écria la cantinière.

— Dieu m'en garde! dit Fabrice. Galopez! fuyez! je vous le donne. Voulez-vous de quoi racheter une petite voiture? La moitié de ce que j'ai est à vous.

— Reprends ton cheval, te dis-je!» s'écria la cantinière en colère; et elle se mettait en devoir de descendre. Fabrice tira son sabre:

— Tenez-vous bien!» lui cria-t-il, et il donna deux ou trois coups de plat de sabre au cheval, qui prit le galop et suivit les fuyards.

Notre héros regarda la grande route; naguère trois ou quatre mille individus s'y pressaient, serrés comme des paysans à la suite d'une procession. Après le mot *cosaques,* il n'y vit exactement plus personne; les fuyards avaient abandonné des shakos, des fusils, des sabres, etc. Fabrice, étonné, monta dans un champ à droite du chemin, et qui était élevé de vingt ou trente pieds; il regarda la grande route des deux côtés et la plaine. Il ne vit pas de traces des cosaques . . .

Stendhal (Henri Beyle).

V.

L'ENVERS DE LA GLOIRE

Le père Chaufour, ancien artilleur, n'est plus qu'une ruine d'homme. À la place d'un de ses bras pend une manche repliée; la jambe gauche sort de chez le tourneur, et la droite se traîne avec peine; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant son regard rayonnant d'une sereine énergie, en entendant sa voix, dont la fermeté est, pour ainsi dire, accentuée de bonté, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. «La forteresse est un peu endommagée, comme dit le père Chaufour; mais la garnison se porte bien.»

Il ne se passe pas un seul jour sans qu'il vienne travailler près de mon feu ou sans que j'aille m'asseoir et causer près de son établi.

Le vieil artilleur a beaucoup vu et raconte volontiers. Voyageur armé pendant vingt ans à travers l'Europe, il a fait la guerre sans haine et avec une seule idée: l'honneur du drapeau national.

J'ai fait aujourd'hui une longue visite chez mon voisin. Un mot prononcé au hasard a amené ses confidences.

Je lui demandais si les deux membres dont il était privé avaient été perdus à la même bataille.

«Non pas, non pas, m'a-t-il répondu: le canon ne m'avait *pris* que la jambe; ce sont les carrières de Clamart qui m'ont *mangé* le bras.»

Et, comme je lui demandais des détails:

«C'est simple comme bonjour, a-t-il continué. Après la grande débâcle de Waterloo, j'étais demeuré trois mois aux ambulances pour laisser à ma jambe de bois le temps de pousser. Une fois en mesure de remarcher, je pris congé du major et je me dirigeai sur Paris, où j'espérais trouver quelque parent, quelque ami; mais rien, tout était parti, ou sous terre. J'aurais été moins étranger à Vienne, à Madrid, à Berlin! Cependant, pour avoir une jambe de moins à nourrir, je n'en étais pas plus à mon aise; l'appétit était revenu, et les derniers sous s'envolaient.

«A la vérité, j'avais rencontré mon ancien chef d'escadron, qui se rappelait que je l'avais tiré de la bagarre à Montereau en lui donnant mon cheval, et qui m'avait proposé chez lui place au feu et à la chandelle. Je savais qu'il avait épousé, l'année d'avant, un château et pas mal de fermes; de sorte que je pouvais devenir à perpétuité brosseur d'un millionnaire, ce qui n'était pas sans douceur. Restait à savoir si je n'avais rien de mieux à faire. Un soir, je me mis à réfléchir.

«— Voyons, Chaufour, que je me dis, il s'agit de se conduire comme un homme. La place chez le commandant te convient; mais ne peux-tu rien faire de mieux? Tu as encore le torse en bon état et les bras solides; est-ce que tu ne dois pas toutes tes forces à la patrie? Pourquoi ne pas laisser quelque ancien, plus démoli que toi, prendre ses invalides chez le commandant? Allons, troupier,

encore quelques charges à fond puisqu'il te reste du poignet! Faut pas se reposer avant le temps.»

«Sur quoi, j'allai remercier le chef d'escadron et offrir mes services à un ancien de la batterie qui était rentré à Clamart dans son pays et qui avait repris la pince de carrier.

«Pendant les premiers mois, je fis le métier de conscrit, c'est-à-dire plus de mouvements que de besogne; mais avec de la bonne volonté on vient à bout des pierres comme de tout le reste: sans devenir, comme on dit, une tête de colonne, je pris mon rang, en serre-file, parmi les bons ouvriers, et je mangeais mon pain de bon appétit, vu que je le gagnais de bon cœur. C'est que, même sous le tuf, voyez-vous, j'avais gardé ma gloriole. L'idée que je travaillais, pour ma part, à changer les roches en maisons, me flattait intérieurement. Je me disais tout bas:

« — Courage, Chaufour, mon vieux, tu aides à embellir ta patrie.

«Et ça me soutenait le moral.

«Malheureusement, j'avais, parmi mes compagnons, des citoyens un peu trop sensibles aux charmes du cognac; si bien qu'un jour, l'un d'eux, qui voyait sa main gauche à droite, s'avisa de battre le briquet près d'une mine chargée: la mine prit feu sans dire gare, et nous envoya une mitraille de cailloux qui tua trois hommes et emporta le bras dont il ne me reste plus que la manche!

— Ainsi, vous étiez de nouveau sans état? dis-je au vieux soldat.

— C'est-à-dire qu'il fallait en changer, reprit-il tran-

quillement. Le difficile était d'en trouver un qui se contentât de cinq doigts au lieu de dix; je le trouvai pourtant.

— Où cela?

— Parmi les balayeurs de Paris.

— Quoi! vous avez fait partie...?

— De l'escouade de salubrité; un peu, voisin, et c'est pas mon plus mauvais temps. Le corps du balayage n'est pas si mal composé que malpropre, savez-vous! Il y a là d'anciennes actrices qui n'ont pas su faire d'économies, des marchands ruinés à la Bourse; nous avions même un ancien étudiant qui, pour un petit verre, vous récitait du latin ou des tragédies, à votre choix. Tout ça n'eût pas pu concourir pour le prix Montyon; mais la misère faisait pardonner les vices, et la gaieté consolait de la misère. J'étais aussi gueux et aussi gai, tout en tâchant de valoir un peu mieux. Même dans la fange du ruisseau, j'avais gardé mon opinion que rien ne déshonore de ce qui peut être utile au pays. «Chaufour, que je me disais en riant tout bas, après l'épée le marteau, après le marteau le balai; tu dégringoles, mon vieux, mais tu sers toujours ta patrie.

— Cependant vous avez fini par quitter votre nouvelle profession? ai-je repris.

— Pour cause de réforme, voisin; les balayeurs ont rarement le pied sec, et l'humidité a fini par raviver les blessures de ma bonne jambe. Je ne pouvais plus suivre l'escouade; il a fallu déposer les armes. Voilà deux mois que j'ai cessé de travailler à *l'assainissement de Paris*. Au premier instant, ça m'a étourdi! De mes quatre membres, il ne me restait plus que la main droite, encore

avait-elle perdu sa force; fallait donc lui trouver une occupation *bourgeoise.* Après avoir essayé un peu de tout, je suis tombé sur le cartonnage, et me voilà fabricant d'étuis pour les pompons de la garde nationale; c'est une œuvre peu lucrative, mais à la portée de toutes les intelligences. En me levant à quatre heures et en travaillant jusqu'à huit, je gagne soixante-cinq centimes; le logement et la gamelle en prennent cinquante; reste trois sous pour les dépenses de luxe. Je suis donc plus riche que la France, puisque j'équilibre mon budget, et je continue à la servir, puisque je lui économise ses pompons.»

A ces mots, le père Chaufour m'a regardé en riant, et ses grands ciseaux ont recommencé à couper le papier vert pour ses étuis.

Je suis resté attendri et tout pensif.

Encore un membre de cette phalange sacrée qui, dans le combat de la vie, marche toujours en avant pour l'exemple et le salut du monde! Chacun de ces hardis soldats a son cri de guerre: celui-ci la patrie, celui-là la famille, cet autre l'humanité; mais tous suivent le même drapeau, celui du devoir; pour tous règne la même loi divine, celle du dévouement. Aimer quelque chose plus que soi-même, là est le secret de tout ce qui est grand; savoir vivre en dehors de sa personne, là est le but de tout instinct généreux.

E. Souvestre.

Piererscle Hofbuchdruckerei Stephan Geibel & Co. in Altenburg.

Diesterwegs Neusprachliche Reformausgaben
herausgegeben von Prof. Dr. Max Friedrich Mann.

6

AU BRUIT DU CANON.

RÉCITS ET NOUVELLES.

ANNOTATIONS

Les chiffres en gros caractères renvoient aux pages, les autres aux lignes de chaque page.

Tous les substantifs expliqués dont le genre n'est ni désigné dans les notes ni reconnaissable dans le texte sont du masculin.

'h indique l'h aspirée.

I. Le Neveu de la Fruitière

1, 4 talent d'agrément: talent que l'on exerce pour son *agrément*, pour son plaisir, pour se distraire. La musique, la danse sont des arts d'*agrément*.

5 broche: tige (f.) de fer que l'on passe dans la volaille ou la viande à rôtir. Le diminutif est *brochette*. — écumer: enlever l'*écume* (f.), la mousse qui se forme sur l'eau dans laquelle bout la viande.

7 réprimandes (pl.): les paroles par lesquelles le père Lazare cherchait à *réprimer*, à corriger les défauts de son fils. Quand un enfant a commis une faute, on lui adresse une *réprimande*.

1, 8 **héritier présomptif**: celui qu'il *présumait*, qu'il pensait devoir être son héritier. Le Dauphin était l'*héritier présomptif* des rois de France.

9 **en flagrant délit** (in flagranti delicto): en train de commettre un délit, une faute. — **espièglerie** (f.): action d'*espiègle*, de personne vive et malicieuse. *Espiègle* vient du nom d'*Eulenspiegel*, personnage des contes allemands.

10 **s'escrimant**: faisant de l'*escrime*, des exercices à l'arme blanche. — **brochette**: voir **1**, 5. — **en guise de**: comme de, en manière de. — **fleuret**: sorte d'épée sans tranchant et terminée par un bouton, avec laquelle on fait de l'escrime (cf. s'escrimant).

11 **enfumé**: noirci par la *fumée*.

13 **empalée**: embrochée (cf. **1**, 5). Ici ce mot est comique, car *empaler* se dit d'un supplice oriental, qui consiste à asseoir le condamné sur un pieu pointu appelé *pal*. — **marmite**: vase de terre ou de métal qui sert à faire cuire les aliments.

14 **cascades** (f.) **d'écume**: les flots d'écume qui tombaient de la marmite. *Cascade* désigne ordinairement une chute d'eau («Les chutes du Niagara»). — **cendres** (f.): ce qui reste du bois, du charbon qui a brûlé.

17 **fruitière** (f.): marchande de fruits et de légumes. — **Montreuil**: village du département de la Seine, renommé pour ses pêches (cf. **1**, 20). — **irritable**: qui s'*irrite*, se met en colère facilement. Contr. *placide*.

1, 19 prétexte: raison apparente dont on se sert pour cacher le vrai motif d'une action.

20 pêche (f.): fruit du pêcher, à peau veloutée et contenant un noyau rugueux (Pfirsich).

21 dont elle était folle: qu'elle aimait à la folie, au point de paraître folle.

22 justifier: faire considérer comme *juste*, comme raisonnable.

23 espiègle: voir 1, 9. — turbulent: qui aimait à faire du bruit, à jouer bruyamment.

24 sensible: dont il était facile d'émouvoir le cœur. — gentil (f. gentille): aimable, gracieux. — on se tenait à quatre: on devait faire de grands efforts sur soi-même. L'expression vient de ce qu'on est obligé de se mettre *à quatre* personnes pour retenir un furieux.

2, 1 caresses (f.): démonstrations d'amitié.

2 vermeilles: rouges. Le m. singulier est *vermeil*.

3 grondait: parlait avec colère. On *gronde* un enfant méchant.

8 culte: religion. — dont la main: la main desquels (des cuisiniers).

10 pacha: gouverneur de province, haut dignitaire en Turquie. — yatagan: sabre à large lame recourbée en usage en Orient.

13 qu'elle en était: qu'elle était à cause de cela, que cela la rendait.

16 M. de Voltaire: célèbre écrivain français né à Paris en 1694, mort dans cette ville en 1778. Il fut l'ami de Frédéric le Grand.

2, 21 bahut: sorte d'armoire. Se dit aujourd'hui encore des vieilles armoires.

22 serrer: mettre en ordre, en place; ranger. — vaisselle: les plats, assiettes, tasses etc.

25 j'en donne: je donne *de* ce bahut, pour ce bahut. — livre (f.): ancienne monnaie qui a été remplacée par le franc. — comme avant: comme je vous l'ai offert il y a quelque temps.

26 j'en veux: je veux *du* bahut, pour le bahut.

3, 7 en litige: qui était l'objet de la discussion. C'est un terme de droit. — lui faisait faire tant de mauvais sang: expression familière: lui causait tant d'ennuis, lui donnait tant d'inquiétude.

8 instances (f.): prières pressantes.

12 en entraînant: en emmenant rapidement.

13 carriole: petite voiture couverte à deux roues.

14 pomme (f.) d'api: sorte de pomme très petite d'un rouge vif et brillant.

20 se dédire: reprendre sa parole, changer d'avis.

22 mise décente: toilette convenable. — allure (f.): manière de marcher, de se tenir en marchant. De *aller*.

23 libre: sans contrainte, à laquelle on ne faisait pas violence.

23/24 bohémienne (f.): fém. de bohémien. On appelle ainsi en France des vagabonds qui parcourent l'Europe en troupes sous le nom de tziganes, gipsies, zingari etc. Le peuple les accuse d'être voleurs d'enfants, c'est-à-dire d'emmener avec eux les enfants.

3, 24 **voleuse** (f.): fém. de voleur. De *voler.*

26 **après avoir installé son neveu**: après lui avoir donné une chambre, etc.

27 **ne se fût jamais avisé**: ne se serait jamais avisé, n'aurait jamais pensé à.

29 **prix**: valeur. (Cf. *mépris. mépriser* = ne pas attacher de valeur à.)

4, 1 **bouleverser le monde**: révolutionner le monde.

4 **institutrice** (f.): dame qui instruit les enfants. Il s'agit ici de Marthe. Le personnel de l'enseignement primaire se compose d'instituteurs et d'institutrices.

7 **et l'enfant d'obéir**: l'enfant obéissait immédiatement. — **chevaucher**: aller à cheval.

9 **monture**: animal sur lequel on *monte.*

10 **mors**: pièce de fer que l'on passe dans la bouche du cheval pour pouvoir le diriger.

12 **écuyer**: cavalier, surtout bon cavalier. C'était au moyen âge celui qui portait les armes et l'*écu* ou bouclier du chevalier. — **dompter**: se rendre maître de, maîtriser.

13 **éperonner**: donner des coups d'*éperon.* Le cavalier porte des *éperons* aux talons de ses bottes. — **balai**: paquet de joncs ou de crins muni d'un manche. On se sert du balai pour nettoyer les rues, les planchers.

14 **dextérité**: adresse, habileté. — **aplomb**: assurance. — **sorcière**: femme que l'on croyait autrefois avoir des relations avec le diable et pouvoir jeter des *sorts,* c'est-à-dire frapper les

gens ou les animaux de maladies. Le jour du sabbat, les sorcières se rendaient à l'assemblée montées sur des manches à balai.

4, 17 d'une voix unanime: d'un commun accord, d'une seule voix.

18 bambins: petits garçons.

19 camps: partis; très usité dans le langage enfantin.

20 merle: oiseau de l'ordre des passereaux (Amsel).

21 prodiges: faits extraordinaires, exploits merveilleux. — valeur (f.): courage.

23 annales (f.): ouvrage qui rapporte l'histoire *année par année.*

27 claquait: faisait un bruit sonore. Le cocher fait *claquer* son fouet. — franc: sincère, net et clair.

29 éprouva: eut à subir; il arriva au conquérant. — mésaventure: *aventure* malheureuse, malheur. — faillit le dégoûter: fut près de lui ôter le *goût.*

30 manie: goût passionné; la *manie* est une sorte de folie.

5, 2 posture: position du corps. — pointant: dirigeant vers le but. On *pointe* un canon.

3 Montmirail: petite ville du département de la Marne. Napoléon y vainquit les Alliés le 12 février 1814.

5, 6 blanchie: lavée. — repassée: rendue plate et unie avec un fer chaud.

7 pouffèrent de rire: éclatèrent d'un rire bruyant.

5, 8 les dieux d'Homère: dans l'Iliade et l'Odyssée les dieux rient volontiers.

9 se mutina: refusa d'obéir. — eut beau crier: put crier tant qu'il voulut (cela ne servit à rien).

10 Henri IV: roi de France (1589—1610). Avant la bataille d'Ivry, où il vainquit les Ligueurs (1590), il dit à ses soldats: «Enfants, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de la gloire et de l'honneur.» Cf. **6**, 23.

13 faire injure: insulter, outrager. — couleurs françaises: ne pas oublier qu'à cette époque (cf. **1**, 8 du texte) le drapeau français était blanc.

14 arborer: déployer, montrer un drapeau. — brèche: ouverture faite par l'ennemi dans les murs d'une ville. De l'allemand *brechen*. Remarquez que ce mot, d'origine allemande, est retourné en Allemagne avec la prononciation française du ch.

15 mutin: rebelle (voir **5**, 9).

16 rentra dans ses foyers: expression militaire: retourna chez lui. — penaud: honteux, la tête basse.

17 Douvres: port d'Angleterre sur le Pas de Calais. En anglais *Dover*.

18 Fontenoy: petit village de Belgique tout près de la frontière française, où le maréchal de Saxe battit les Anglais et les Autrichiens en 1745. C'est au début de cette bataille, alors que les colonnes anglaises se trouvaient à cinquante pas des gardes-françaises, que lord Hay, s'avançant, dit en ôtant son chapeau: «Messieurs les gardes-

françaises, tirez!» Le comte d'Auteroche, sortant des rangs, lui répondit: «Après vous, Messieurs les Anglais, nous ne tirons jamais les premiers.» Cette phrase, sous la forme: «Tirez les premiers, Messieurs les Anglais!», est devenue proverbiale.

5, 23 âtre: foyer, place où l'on fait le feu. — ratafia: liqueur forte composée d'eau-de-vie, de sucre et de fruits.

24 comme quoi: comment.

25 le maréchal de Saxe: Maurice, comte de Saxe, fils d'Auguste II (électeur de Saxe et roi de Pologne). Il fut maréchal de France et l'un des plus grands capitaines de son siècle (1696—1750). Son tombeau, chef-d'œuvre du sculpteur Pigalle, se trouve dans l'église St. Thomas à Strasbourg. — Remarquez que le vieux soldat se nomme le premier: *lui* et le maréchal.

27 auditeur: celui qui écoute. Du latin *audire.* — depuis lors: depuis ce moment-là.

28 piaffer: frapper la terre des pieds de devant.

6, 1 trépigner: frapper vivement les pieds contre terre. — bondir: sauter, faire un *bond.*

2 Tirez les premiers, Messieurs les Anglais: voir **5,** 18.

4 inébranlable: qu'on ne peut *ébranler,* qu'on ne peut faire reculer. — la Maison du Roi: corps d'élite qui formait la garde du roi.

5 baound!: cri imitant le bruit du canon. — enfoncé: rompu, mis en fuite, en déroute.

7 pour le moins: au moins. — Louis XV: roi de France (1715—1774).

6, 11 1789: c'est l'année où commença la révolution. — féconde en miracles: où se produisirent tant de miracles, de faits extraordinaires.

13 engagé: ayant pris du service. — gardes-françaises: on appelait ainsi le premier régiment de la Maison du Roi (voir **6**, 4).

15 ne tarda pas: ne fut pas longtemps.

18 il n'y avait plus de colonels: en 1793, les anciens régiments furent transformés en demi-brigades; les colonels devinrent chefs de demi-brigade. Il n'y avait donc plus de colonels. — écuyer du roi: officier qui s'occupait des chevaux et des équipages du roi. Cf. **4**, 12.

22 pour rire: pour s'amuser, pour jouer. Expression très usitée dans le langage enfantin. — casque de papier: coiffure faite avec du papier dont les enfants se couvrent pour jouer aux soldats. — pour de bon: expression du langage enfantin opposée à *pour rire.*

23 empanaché: orné d'un *panache,* d'une touffe de plumes. Cf. **5**, 10.

26 attendrissement: douce émotion.

31 revue (f.): inspection de troupes. Le général *passe* une *revue.*

7, 3 couvait des yeux: regardait avec amour. — haletante: respirant fréquemment.

8 suffisance (f.): trop bonne opinion de soi-même.

II. Emilie

8, 5 suicide: meurtre de soi-même.

10 ténébreuse: peu claire.

8, 13 défiguré: rendu laid. — surpris: aperçu par hasard.

14 nouvelle épouse: jeune femme.

15 volontairement: de sa propre volonté.

17 vous y persistez: vous demeurez ferme dans votre idée, dans votre opinion.

19 fatalité: force qui pousse l'homme à accomplir telle ou telle action, à subir telle ou telle destinée sans que la volonté y puisse rien changer.

20 s'était recueilli: avait réfléchi, était resté plongé dans ses réflexions.

21 singulier: étrange, extraordinaire.

22 suppositions (f.): ce que vous *supposez*, pensez être vrai.

24 Bitche: petite ville forte de Lorraine qui a joué un rôle dans toutes les guerres entre la France et l'Allemagne. En allemand *Bitsch*.

9, 3 il n'en fut rien: cela ne se fit pas.

9 desseins: intentions, projets.

13 il fit merveille: il se conduisit brillamment. — guerres de Flandre: campagnes des armées de la République en Flandre en 1792, 1793 et 1794. La Flandre est un pays de Belgique et de France dont les principales villes sont Lille (France), Bruges et Gand (Belgique).

14 Haguenau: ville d'Alsace. En allemand *Hagenau*.

18 dans la force de l'âge: à l'époque de sa vie où il était en possession de la plus grande vigueur, de 25 à 30 ans.

9, 20 charge: attaque impétueuse d'une troupe à pied ou à cheval.

22 ambulance (f.): sorte d'hôpital qui accompagne une armée. — qui l'avaient plaisanté: qui lui avaient adressé des plaisanteries, des railleries, qui s'étaient légèrement moqués de lui parce qu'il n'avait jamais été blessé.

23 vierge d'une égratignure: qui n'avait pas encore reçu même une égratignure. — égratignure: blessure très légère.

24 froncèrent le sourcil: prirent un air inquiet, soucieux, ce qui fait *froncer* ou rapprocher les sourcils.

26 imbécile: qui a perdu l'intelligence, idiot.

28 civière: sorte de lit portatif sur lequel on transporte les blessés.

29 installé: placé commodément.

10, 1 se mettre sur son séant: s'asseoir dans son lit.

3 fortifiants: aliments pour donner des *forces*.

4 s'achemina: se mit en *chemin*, se dirigea.

5 vacillant: marchant d'un pas mal assuré, chancelant. — étourdi: la tête peu solide, ayant un peu de vertige. — le quai St. Vincent: quai le long de la Moselle, ainsi nommé de l'église St. Vincent.

7 esplanade (f.): grande place devant un bâtiment. A Metz, l'Esplanade est une belle promenade dominant le cours de la Moselle. — tilleul: arbre à bois blanc et tendre, dont la fleur est

très parfumée (la plus belle rue de Berlin s'appelle «Sous les Tilleuls»).

10, 8 le jour: la lumière.

10 à force d'aller ainsi: grâce à ses fréquentes sorties.

12 enseveli e: complètement enveloppée. — amas: grande quantité. — taffetas: étoffe de soie fort mince.

15 il était assuré de: il était certain de recevoir.

16 commisération: pitié, compassion.

19 ébranlement: secousse. Cf. **20**, 13.

21 ruinée sous Louis XVI: la citadelle de Metz avait été en partie démolie sous Louis XVI (1774—1793). — étalait: montrait, laissait voir. — remparts: murs de fortification. — dégradés: en partie détruits.

24 les prés St. Symphorien: prés que la Moselle traverse au pied de l'esplanade de Metz.

25 en les noyant: en les inondant, en les couvrant de ses eaux. — verdissent: sont couverts de verdure.

26 oasis (f.; prononcez l's finale): proprement: espace de verdure au milieu du désert; ici, l'ilôt de la poudrière qui, grâce à ses arbres et arbustes, semble en été une oasis au milieu des prés brûlés du soleil. — poudrière: magasin contenant la *poudre* à canon et les munitions d'une garnison.

27 île du Saulcy (ne prononcez pas l'l): île que forme la Moselle au pied de l'esplanade de

Metz. — chaumières (f.): maisonnettes couvertes de *chaume* (m.), de paille.

10, 28 écumes (mot rare au pluriel): mousse que forme l'eau qui tombe.

29 étincelant: qui étincelaient, lançaient des *étincelles,* qui brillaient.

30 vaporeuse: entourée de vapeurs, de brouillard.

11, 2 le banc favori: le banc préféré.

10 velours: étoffe dont la surface est faite de poils courts et serrés.

17 traité d'alliance: entente parfaite.

19 hideuse: horrible à voir. — épouvantail; objet qui fait peur, qui cause de l'*épouvante,* qui fait reculer les gens. A proprement parler, un é. est un mannequin mis dans les champs ou les jardins pour effrayer les oiseaux.

20 dont il avait gémi: qui lui avait causé tant de chagrin. *Gémir* signifie: exprimer sa peine par des sons plaintifs.

21 convalescence: état d'une personne qui reprend des forces après une maladie.

23 soulever: *lever* doucement, légèrement. — appareil: pansement posé sur une blessure.

24 il se hasarda: il se risqua, il se décida. — écarter: déplacer, soulever.

28 s'étaient recousues: s'étaient réunies, rassemblées.

29 limpide: clair et brillant.

30 quelques brins de sourcils: quelques poils de sourcils.

11, 31 raie oblique: ligne qui lui coupait le visage en travers.

12, 4 les chansons (f.): il s'agit des chansons de l'époque disant qu'une blessure reçue à l'ennemi est un ornement pour le visage d'un brave.

5 présentable: en état de se *présenter,* de se montrer sans honte en société.

6 ramena: plaça. — grisonnaient: étaient légèrement *gris.*

9 endossé: mis. On *endosse* un habit, un uniforme.

12 il s'était redressé: il se tenait bien droit.

13 son épée avait si bonne grâce à battre sa cuisse: son épée battait sa cuisse si gracieusement. — cuisse: partie de la jambe qui s'étend de la hanche au genou.

15 trajet: parcours, chemin.

17 en apparence: comme il semblait.

18 malgré l'approbation du miroir: bien que son miroir lui eût montré qu'il était fort présentable. — approbation (f.): jugement favorable.

25 rassurer: tranquilliser.

26 revenir sur l'intimité (f.): ne pas vouloir continuer les relations cordiales, aimables qu'ils avaient eues jusque-là.

28 sortable: convenable (se dit d'un mariage, d'une situation).

29 de tous points: sous tous les rapports, à tous égards.

12, 30 Epinal: chef-lieu du département des Vosges, sur la Moselle.

13, 3 principal clerc: employé principal d'un notaire (ou d'un huissier). — notaire: officier (c'est-à-dire chargé d'un *office* ou emploi public) qui rédige les actes volontaires, ventes, testaments, etc.

11 réformé: reconnu impropre au service militaire.

13 fiancés: personnes qui se sont promis le mariage.

15 relaie: arrête pour changer de chevaux. L'inf. est *relayer.*

19 roches (f.): grosses pierres, amas de grosses pierres.

20 dentelure: découpure en forme de *dents,* aspect *dentelé* des monts sur le ciel.

22 de loin en loin: de distance en distance, à des intervalles assez longs. — plateau: plaine élevée d'une certaine étendue. — Saint-Avold: petite ville de la Lorraine allemande.

23 Sarreguemines: ville de la Lorraine allemande réputée pour ses fabriques de faïence et de porcelaine. En allemand *Saargemünd.* — taillis: bois composé d'arbres de peu de hauteur.

24 Rimblingue: petit village de Lorraine entre Bitche et Sarreguemines. En allemand *Rimlingen.* — frêne: arbre à bois fin et très souple (Esche). — peuplier: arbre à bois tendre (Pappel).

25 sapin: arbre toujours vert (Tanne). — couche de verdure: exprime la superposition des trois nuances de vert que donnent les feuillages des

frênes, des peupliers et des sapins. — nuancée: offrant les *nuances,* les tons divers.

13, 29 dragon: animal fabuleux et monstrueux. C'est aussi le nom de certains soldats de cavalerie.

30 fort: citadelle, forteresse. — avec empressement: sans tarder, en hâte.

14, 1 d'un maintien doux: qui avait une contenance, des manières pleines de douceur.

2 éprise de: aimant beaucoup.

7 redoute: ouvrage de fortification rond ou carré complètement fermé; ici partie de la citadelle. — état-major: ensemble des officiers qui ont la direction d'un corps de troupe.

10 garçon: homme non marié, célibataire.

11 d'Egypte (f.): de la campagne *d'Egypte* (1798) dirigée par Bonaparte. — d'Italie (f.): de la campagne *d'Italie* conduite également par Bonaparte (1800).

12 avec transport: avec enthousiasme.

13 confinait: obligeait à rester.

16 distractions (f.): amusements, évènements qui changent le cours monotone de la vie.

17 imprenable: qu'on ne peut *prendre.*

18 en rejoignant: en allant retrouver.

25 magister: titre latin donné autrefois aux maîtres d'école.

27 suivies: continues, sans interruption.

15, 1 calfeutrant hermétiquement: bouchant complètement. — meurtrières (f.): ouvertures dans un mur de fortification, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi.

15, 7 sentier: chemin étroit où seuls les piétons (ceux qui vont à pied) peuvent circuler.

8 plaine: étendue de pays plat.

9 impraticable: où l'on ne peut passer, circuler. — en faisant sauter: en détruisant à l'aide de la poudre à canon. — rocher: bloc de pierre, grosse pierre.

10 abîme: trou très profond, gouffre.

11 meurtrier: causant la *mort* de beaucoup de personnes.

12 tenté: essayé. — engagés: ayant fait quelques pas.

13 essuyaient le feu: étaient exposés au feu, aux coups de fusil ou de canon.

14 dérangées: changées de place.

15 rasaient le sol: balayaient le sol, frappaient tous ceux qui se trouvaient sur la pente. — pente: terrain incliné.

17 lieutenance: grade de lieutenant.

21 pénible: qui cause de la *peine*, que l'on supporte avec peine.

24 batailles rangées: grandes batailles où les armées engagées se trouvent l'une en face de l'autre en bon ordre, bien *rangées*.

27 bourrées: enfoncées dans le canon du fusil avec la baguette.

16, 1 crève: troue, perce. L'inf. est *crever*.

3 râle: souffle rauque d'un mourant.

5 remords: reproches que me fait ma conscience, sentiment que j'ai mal agi. Cf. *mordre*.

6 funèbre: triste, lugubre.

16, 12 sentinelle (f.): soldat qui *monte la garde,* qui est *en faction*, c'est-à-dire qui surveille en armes l'entrée d'un fort, d'une caserne, d'une ville.

13 prolongé: qui dura quelque temps, assez longtemps. — galerie: allée couverte, couloir souterrain.

18 fourreau: étui destiné à renfermer la lame du sabre, de l'épée.

20 rond-point: place circulaire à laquelle aboutissaient plusieurs galeries. Pl. *des ronds-points.*

22 poterne: porte secrète, porte cachée d'une fortification donnant sur le fossé.

25 pénombre: lumière très faible, presque l'*ombre,* l'obscurité. Du latin paene + umbra. Comparer péninsule = paene insula. — voûtes écrasées: voûtes basses, de peu de hauteur.

27 précipitamment: en *se précipitant,* en grande hâte.

28 se remuer: se mouvoir, bouger.

31 stupeur (f.): étonnement qui paralyse, qui empêche de se mouvoir. — défiance (f.): crainte d'être trompé. Le contr. est *confiance.*

17, 1 désappointés: dont l'espoir était trompé, déçu.

2 flambeaux: torches, bâtons entourés de résine, de suif (graisse de mouton) ou de cire dont on se servait pour éclairer.

4 parois (f. pl.): murailles. — antique: digne des anciens, des Romains et des Grecs.

6 chevrons: galons en forme d'accent circonflexe que les vieux soldats portaient sur l'avant-bras gauche. Chaque chevron rprésentait un *congé,*

c'est-à-dire une période de service de cinq ou sept ans. Avoir beaucoup de *chevrons* voulait donc dire: être un vieux soldat.

17, 8 presse: foule, masse de gens qui se *pressent*, se serrent.

10 je m'élançai: je me jetai, je me précipitai.

11 j'enfonçai: je plongeai, je fis pénétrer.

12 crispa: ferma en serrant nerveusement.

15 refoulés: rejetés en arrière, repoussés.

16 reconduits: ramenés, accompagnés.

17 campement: lieu où une troupe *campe,* s'est établie pour quelque temps.

22 lugubre: triste, qui rend mélancolique.

23 massifs d'arbres: groupes d'arbres.

25 veilleuse: lampe à lumière faible qui éclaire la nuit une chambre à coucher.

26 diane: roulement de tambour ou sonnerie de clairon qui annonce aux soldats l'heure du réveil, le *réveil.*

30 état civil: mairie, bureau de la mairie où l'on enregistre les mariages et aussi les naissances et les décès.

31 bénédiction nuptiale: mariage religieux. Le prêtre *bénit* devant l'autel les nouveaux époux.

18, 2 cordial: amical, qui part du *cœur.*

3 opiniâtre: constante et persistante.

4 bien prise: bien proportionnée; ni trop mince, ni trop grosse.

5 miné: affaibli, lentement épuisé.

6 lunettes (f.): verres que l'on se place devant les yeux et destinés à corriger une mauvaise vue.

18, 10 force: beaucoup de.

11 demanda grâce: pria qu'on lui permît de ne plus faire de visites; *demander grâce* signifie au propre: demander son pardon.

19 entrecoupés: traversés de distance en distance. De *couper*.

20 bouquets de bois: petits bois, groupes d'arbres. — côtes (f.): routes qui montent.

21 messager: voiturier qui transporte des marchandises et aussi des voyageurs.

22 malaise: indisposition, état maladif léger et passager. Composé de *mal* et *aise;* comp. malpropre, propre.

28 tromper l'heure et la faim: essayer de se distraire pour trouver le temps *(l'heure)* moins long et ne pas penser à la faim que l'on a.

31 volupté (f.): plaisir exquis. — oisif: qui n'a rien à faire, inoccupé. — affamé: qui a *faim*.

19, 2 enfoncée: tirée. — braquées: dirigées vers. Se dit en général d'une arme à feu.

8 niais: sot, homme peu intelligent.

10 frisait: était voisine de, était près de. — exagération (f.): action d'*exagérer*. *Exagérer* la politesse, c'est se montrer *trop* poli, plus poli qu'il n'est convenable. *Une politesse qui frisait l'exagération* veut donc dire: une politesse si grande qu'elle en était presque inconvenante.

20 génie: corps qui dans l'armée s'occupe de l'attaque et de la défense des places, des travaux de fortification, etc.

19, 21 raillerie: plaisanterie dirigée contre quelqu'un.

22 égaya: mit en gaîté, rendit *gaie.*

20, 1 maligne: malicieuse, railleuse et méchante. Le masc. est *malin.*

10 ont fait des sacrifices: ont dépensé de l'argent.

11 remplaçant: autrefois les fils de gens riches pouvaient payer un homme qui les *remplaçait* au service militaire, c'est-à-dire qui était soldat *à leur place.*

13 en secouant: en donnant de petites secousses à sa pipe pour en faire tomber les cendres de tabac.

14 inquisition: interrogatoire rigoureux, recherches sévères.

15 catégoriquement: avec franchise et netteté, sans détours.

18 myope: personne qui a la vue faible, qui ne voit pas les objets éloignés.

19 intempéré: immodéré, que l'on ne cherchait pas à modérer, à retenir.

26 poltron: lâche, sans courage. Le contr. est *brave.*

28 en règle: conformes aux exigences de la police et de la loi.

29 officier de recrutement: officier chargé de *recruter* les soldats, c'est-à-dire d'incorporer dans l'armée les jeunes gens en âge de faire leur service militaire.

21, 1 un particulier: une personne, quelqu'un.

4 rancune (f.): idée de vengeance, de revanche.

Sans rancune! c'est-à-dire, j'espère que vous ne m'en garderez pas rancune, que vous ne m'en voudrez pas.

21, 5 chirurgien examinateur: à cette époque on appellait ainsi le médecin chargé d'examiner les recrues ou conscrits avant leur incorporation pour décider s'ils étaient propres ou impropres au service militaire.

6 salle de révision: salle où les conscrits se présentent devant le *conseil de révision*, qui, sur l'avis des médecins militaires, les déclare *bons pour le service* ou les réforme (voir **13**, 11).

8 dur à cuire: difficile à cuire, dont la chair est dure. Se dit souvent des vieux soldats *endurcis* aux fatigues.

9 à qui la faim avait passé: qui n'avait plus faim.

10 truite (f.): poisson d'eau douce qui se plaît surtout dans les courants rapides, et dont le corps est tacheté de rouge.

16 franchement: à vous parler franc, sans détours, sans mentir. — vous ajusteriez votre fusil: vous dirigeriez votre fusil vers le but.

20 bulletin de la grande armée: compte-rendu des opérations de guerre de la grande armée, rédigé par le grand état-major. On y trouvait, avec le récit des batailles, la liste des morts.

24 avec effort: W. a caché jusqu'ici qu'il était Allemand, il ne livre son secret qu'en *faisant effort* sur lui-même, comme à regret.

22, 6 impétueusement: avec chaleur, avec feu, avec ardeur.

7 il importe: il est important de, il faut que.

10 que je me justifie: que je donne les justes raisons de ma conduite.

11 lâche: homme sans courage, qui craint le plus petit danger. Contr. de *brave*. Cf. **20**, 26.

12 légitime: justifie, prouve la justice de.

13 infirmité: imperfection corporelle. Le boiteux est un *infirme;* boiter est une *infirmité*.

18 ravager: ruiner, couvrir de ruines.

19 égorger: couper la *gorge*. Dans le sens général: tuer, faire périr sous les coups d'une arme blanche (poignard, sabre, etc.).

21 prétendus: de prétendus ennemis: ceux que vous *prétendez,* vous dites être mes ennemis.

24 rôles: actes, pièces à copier.

23, 5 rejoindre: style militaire: *un soldat rejoint son corps* = il se rend au lieu où son corps réside.

7 emportée: prise. — sans coup férir (du vieux français *férir* qui signifie: frapper): sans tirer l'épée, sans tirer un coup de feu; du premier coup, sans combat.

9 expira: mourut, rendit le dernier soupir.

13 abattit: jeta à terre, tua.

22 révélation (f.): action de *révéler*. Quand on confie un *secret* à une personne, on lui dévoile, on lui *révèle* ce secret: on lui fait *une révélation*. En général: l'action de faire connaître ce qui était *inconnu* ou *secret*.

23, 24 exploit: haut fait, action d'éclat.

27 sueur (f.): liquide qui sort de la peau.

24, 1 accoudé: appuyé sur le *coude.*

9 curiosités (f.): choses qui méritent d'être vues ou visitées. Les *curiosités* d'une ville, d'un musée, d'une collection.

15 de la nuit: pendant la nuit (abréviation pour: *aucun instant de la nuit).*

18 au matin: comme le matin venait, à l'heure où le matin commence.

21 se réveilla en sursaut: s'éveilla brusquement, subitement.

26 le poste de garde: les quelques soldats qui restent dans le *corps-de-garde* (bâtiment où s'abritent et couchent les soldats de garde) pour assurer le service du fort ou de la caserne. Ce poste fournit les sentinelles (cf. **16,** 12) qui *gardent* le fort. Chacune *monte la garde,* à son tour, pendant deux heures. Ensuite elle est *relevée* par une autre sentinelle.

25, 2 mit sur le compte de: il l'attribua à, il crut que la raison en était.

7 carreau: vitre, plaque de verre dont on garnit les fenêtres.

9 guichets: petites portes pratiquées dans une grande.

10 invalide: militaire qui a été mutilé pendant la guerre, qui a perdu l'usage d'un membre par suite d'une blessure reçue à l'ennemi.

25, 11 avant-poste: signifie, ici, le poste de garde le plus près de la porte du fort.

14 ne trouva guère à: n'eut pas l'occasion de; ne put. Son attention *ne trouva guère à* se fixer: son attention ne fut attirée que sur des choses peu intéressantes.

18 sinistres: lugubres, qui éveillent l'idée de la mort.

19 à ce que: selon ce que.

20 il ne me fera pas grâce d'un caveau: il faudra que je lui montre tout, même le plus petit caveau.

24 moisies: couvertes de *moisissure.* La *moisissure* est une sorte de végétation, de mousse blanchâtre formée de très petits champignons, qui apparaît à la surface des objets laissés à l'humidité, dans une cave par exemple. — lame (f.): morceau de métal plat et mince, le fer d'un couteau, d'une épée. Un sabre se compose d'une *poignée* et d'une *lame.* La *lame* est la partie tranchante (coupante) du sabre.

25 rongés par la rouille: La rouille qui se développe à l'humidité recouvre les objets de fer et les attaque, les détruit lentement. On dit de ces objets que la rouille les *ronge.*

27 dépouilles (f.): tout ce que l'on prend à un ennemi que l'on a vaincu.

29 trophée: ornement consistant, ici, en un groupe d'armes suspendues au mur. Ces armes étaient les dépouilles des ennemis.

26, 2 rousses: d'un blond rouge. Fém. de *roux.* (Cf. Frédéric Barberousse.)

6 pâlissez: devenez *pâle,* blême.

14 déchirure: trou, fente produite par une lame.

20 dalles (f.): plaques de pierre qui servent à paver les trottoirs, allées etc.

21/22 la revanche de cette partie: image empruntée au jeu. Quand l'adversaire a perdu la première partie, on lui *joue sa revanche,* c'est-à-dire qu'on lui joue une nouvelle partie pour lui permettre de tenter encore une fois la chance et de regagner ainsi sa perte.

27, 4 orpheline: une enfant qui a perdu son père et sa mère, ou l'un d'eux.

8 secousses (f.): poussées, coups brefs et successifs. Quand on ne peut arracher une arme des mains de quelqu'un, par exemple, on essaye de la lui enlever en la tirant *par secousses,* en répétant plusieurs fois le même mouvement brusque pour amener l'arme à soi.

15 lâcha prise: abandonna ce qu'il tenait.

16 abattu: sans forces, épuisé par ses efforts.

18 presbytère: maison où loge le curé. Elle se trouve généralement à côté de l'église.

19 sauvegarde: protection.

24 pressentiment: sentiment vague, instinctif de ce qui doit arriver.

28 péripétie: évènement qui mène à un malheur.

29 égarés: qui ne savaient plus ce qu'ils faisaient, hors d'eux-mêmes.

28, 3 inflexible: que l'on ne peut émouvoir, ébranler, *fléchir.*

4 soulevez des fatalités effrayantes: vous

évoquez des souvenirs qui entraînent la ruine de deux existences. (C'est un destin cruel qui fait que votre sœur aime et a épousé le meurtrier de son père et cette *fatalité*, c'est vous qui la déchaînez aujourd'hui, en rappelant les *effrayantes* circonstances de la mort de votre père, et qui amenez, *fatalement*, la séparation de ces deux êtres.)

5 empiéter: intervenir à la place de la justice divine: voulez-vous user de droits que, seul, Dieu possède?

7 expiation: action d'*expier*, de réparer un crime par un châtiment.

19 angoisses (f.): douleurs morales, inquiétude profonde.

21 raisonnements: arguments que me fournissait la raison, preuves que ma raison me faisait venir à l'esprit.

22 issue (f.): fin, conclusion.

23 indispensable: dont on ne peut se *dispenser*, inévitable, absolument nécessaire.

24 déduire: expliquer (en les analysant), exposer, montrer.

25 débat: discussion entre deux personnes où chacune d'elles fournit ses arguments. — subir: supporter.

28 je m'appliquai: je fis mes efforts, je tâchai par tous les moyens.

29, 6 une commission de capitaine: un brevet, une pièce qui élève celui à qui on la délivre au grade de capitaine.

17 couvent: maison religieuse habitée par des moines ou des nonnes (un couvent de religieux, un couvent de religieuses).

III. L'enlèvement de la redoute.

30, 2 Un militaire: un soldat, toute personne occupant une fonction dans l'armée.

4 affaire: bataille, rencontre (f.), combat.

6 loisir: le temps pour le faire.

7 au soir: à l'heure où le soir est commencé. Cf. **24**, 18.

9 brusquement: avec rudesse, d'une façon rude.

10 manières (f.): façon de se conduire avec quelqu'un.

13 reconnaissance: expédition militaire qui a pour but d'examiner, de *reconnaitre* la position de l'ennemi.

16 gagné ses épaulettes (f.): il avait été élevé au grade d'officier, il avait mérité pour sa belle conduite devant l'ennemi d'être nommé officier. Les officiers portent des épaulettes d'argent ou d'or. De là, *gagner l'épaulette:* devenir officier.

17 croix: croix de la Légion d'honneur, ordre créé par Napoléon en 1802.

18 enrouée: rauque, d'un son peu clair.

20 percé de part en part: traversé complètement, de telle sorte que la balle qui l'avait atteint dans la poitrine était ressortie dans le dos.

30, 21 la bataille d'Iéna: victoire remportée par

l'armée de Napoléon contre les troupes prussiennes en 1806 (14 octobre).

22/23 école de Fontainebleau: école militaire fondée par Napoléon pour former de jeunes officiers d'infanterie. Elle fut ensuite transférée à Saint-Cyr, près de Versailles, où elle se trouve encore actuellement. — il fit la grimace (f.): il fit la moue, il n'eut pas l'air satisfait.

31, 3 redoute de Cheverino: ouvrage avancé élevé par les Russes et qui fut enlevé par un régiment français qui y fut presque entièrement anéanti, la veille de la grande bataille de Borodino (aussi nommée bataille *de la Moskowa*) livrée par Napoléon pendant la campagne de Russie (7 septembre 1812).

4 portée (f.) de canon: distance à laquelle un canon peut lancer un projectile. Cf. *p. de fusil; p. de la voix.*

7 se détacha: se profila, dessina ses contours.

8 disque: Le soleil nous apparaît au ciel comme un d. (cercle brillant et plat). — éclatant: brillant, luisant. — cône: Solide (corps) dont la base est un cercle et le sommet une pointe. (Il est produit par la révolution d'un triangle rectangle tournant autour d'un des côtés de l'angle droit comme axe.) L'extrémité d'un crayon taillé a la forme d'un *cône.* Une pomme de pin a aussi cette forme: on dit qu'elle est *conique.*

12 bon: beaucoup (c'est-à-dire beaucoup de soldats).

13 superstitieux: les gens qui croient que le chiffre 13 porte malheur, qui portent sur eux

des talismans, des médailles, des amulettes pour se préserver des maladies ou des dangers, sont *superstitieux*. Les Romains étaient très *superstitieux*. Cf. **33**, 18 ss.

31, 14 augure: présage, signe par lequel on juge de l'avenir. Chez les Romains, des prêtres, nommés *augures*, étaient chargés de consulter la volonté des dieux qu'ils croyaient reconnaître par des présages sacrés, comme le vol ou le chant des oiseaux. — m'affecta: m'émut, fit sur moi une impression profonde et pénible.

22 tint rigueur: se montrer sévère envers quelqu'un est *lui tenir rigueur*. Le sommeil me tint rigueur: le sommeil ne voulait pas venir, je ne parvenais pas à m'endormir.

23 teinte: couleur. On dit: je vois tout en noir.

29 disposais: arrangeais, mettais.

31 je m'assoupissais: je commençais à m'endormir légèrement.

32, 1 sinistre: voir **25**, 18.

4 diane: voir **17**, 26.

5 faire l'appel: Quand les soldats sont réunis sur les rangs, *on fait l'appel*, c'est-à-dire on appelle chaque soldat par son nom qu'on lit sur une liste *(liste d'appel)* de manière à s'assurer que chaque homme est bien présent. A l'appel de son nom, chacun doit répondre: *présent!*

6 faisceaux: quand une troupe est au repos, elle forme avec ses fusils des *faisceaux*, c'est-à-dire qu'elle les dispose en groupes de quatre la crosse à terre, en forme de pyramide.

32, 8 aide de camp: voir **41**, 12.

9 tirailleurs: voir **34**, 21.

12 se replier: se retirer en bon ordre, reculer.

16 riposta: répondit, fit feu également.

18 à couvert: à l'abri, dans une position telle que les soldats ne pouvaient être atteints par le feu de l'ennemi.

19 pli: légère élévation (du sol). Une étoffe forme des *plis*, les rides sont des *plis* de la peau.

26 dégagé: sans contrainte, facile, libre, aisé.

33, 4 rue de Provence: rue (f.) de Paris, située sur la rive droite de la Seine.

6 en voir de grises: (On dit aussi: *en voir de dures, en voir de toutes les couleurs*) vous allez voir de terribles choses; vous allez être exposé à de nombreux dangers et assister à une rude bataille.

8 martial: plein de bravoure, belliqueux. De *Mars*. — brossant: nettoyant du bout des doigts ou du plat de la main.

13 obus (m.): projectile creux et rempli de poudre que lance un canon. L'obus éclate ou en tombant ou en l'air et couvre un certain espace de ses *éclats*.

17/18 vous en voilà quitte: vous voilà tranquille pour aujourd'hui, il ne vous arrivera plus rien de fâcheux.

19 non bis in idem: proverbe latin qui signifie: non deux fois pour la même chose. On ne peut être condamné deux fois pour le même délit, pour la même chose. Cette expression

signifie, ici, que, puisque le jeune homme a déjà été touché par un éclat d'obus, il n'a plus rien à craindre des balles ou des boulets pendant toute la journée.

33, 22 sans cérémonie (f.): sans façon, sans se gêner.

26/27 le four chauffe pour moi: je sens qu'il va m'arriver malheur aujourd'hui. On dit aussi en langage vulgaire: *Ça va chauffer pour moi.* — four: le pain est cuit dans le *four*.

28 balle morte: balle arrivée au bout de sa course, par conséquent sans force.

31 l'esprit fort: homme sans superstition, qui ne craint ni dieu ni diable et qui pratique en matière de religion le plus grand scepticisme.

34, 10 la gorge: l'entrée de la redoute. Dans le sens général: passage profond (défilé) entre deux montagnes.

13 épaulement: rempart de terre ou de fascines fait pour protéger contre le feu de l'ennemi les hommes qui assiègent ou défendent un ouvrage fortifié. Ici, pli de terrain qui formait comme un épaulement (voir **32**, 19).

15 mousqueterie: feu exécuté par des hommes armés de mousquets (fusils).

21 au pas de course: en courant.

21/22 tirailleurs: soldats qui précèdent une troupe au moment du combat et qui *tirent* sur l'ennemi librement et sans obéir à un commandement donné. On envoie *en tirailleurs* les meilleurs tireurs qui *harcèlent* l'ennemi par leur feu

individuel et souvent meurtrier. Etant isolés, ils sont difficiles à atteindre pour l'adversaire.

34, 25 présage: annonce.

27 clameurs (f.) tumultueuses: cris poussés sans ordre et sur tous les tons. Les soldats poussent *des clameurs* pour s'exciter quand ils chargent ou qu'ils montent à l'assaut.

28 imposant: qui en imposait par sa majesté.

30 palissades (f.): pieux ou poutres plantés en terre les uns contre les autres pour former comme une espèce de muraille, de clôture.

35, 5 dais: le trône d'un souverain est surmonté d'un dais.

7 parapet: partie supérieure d'un rempart destinée à couvrir ceux qui sont chargés de le défendre. Le mot vient de l'italien *parapetto* = protège (para) la poitrine (petto) et correspond dans sa composition tout à fait à son équivalent allemand.

11 embrasure: ouverture pratiquée dans un ouvrage de fortification pour permettre de tirer le canon.

12 lance à feu: bâton autour duquel était enroulé un cordon de *mèche à canon.* On allumait cette mèche au commencement de l'action de façon à la trouver toujours prête pour mettre le feu à la poudre.

13 je frissonnai: je tremblai, j'eus des *frissons.*

19 fracas: éclat bruyant, bruit épouvantable.

20 gémissements: plaintes, cris sourds causés par la douleur.

24 broyée: écrasée, réduite en miettes.

35, 27 carnage: massacre, tuerie. — stupeur (f.): voir **16,** 31.

36, 12 caisson: chariot muni d'une espèce de coffre et qui suit le canon dont il contient les *munitions* (poudre, boulets).

15 haussa les épaules (f.): leva les épaules pour dire: je ne sais pas.

20 fortifier: entourer d'ouvrages de fortification. Ici: garnir la gorge de la redoute d'obstacles qui puissent empêcher l'ennemi d'approcher.

21 chariots (m.): voitures lourdes à quatre roues qui servent au transport des fardeaux *(chariot à fourrage, chariot de vivres, chariot de munitions,* etc.).

22 soutenir: envoyer des renforts, envoyer une troupe de secours pour vous permettre de résister à l'attaque de l'ennemi.

23 flambé: expression vulgaire; on dit: *je suis flambé,* c'est-à-dire je suis perdu sans ressources, *c'est fait de moi.*

IV. Waterloo.

37, 2 nuées (s. f.): masses profondes, grande quantité.

4 battait en retraite: se retirait, abandonnait le champ de bataille.

6 bien ficelé: élégamment vêtu (expression vulgaire). — sabré: tué à coups de sabre.

10 filer (vulgaire): partir, abandonner la place.

11 pouce: ancienne mesure de longueur qui était la 12e partie du *pied.* Le pied avait environ 33 centimètres de long.

37, 14 cantinière: femme qui suit les armées en campagne dans une petite voiture (voiture de cantine) et qui vend aux soldats de la boisson et des vivres. Sous l'Empire ces femmes portaient un uniforme; elles appartenaient au personnel combattant d'un régiment. On les appelait aussi *vivandières*. — Fabrice: jeune noble italien admirateur de Napoléon; c'est le héros du roman de Stendhal *la Chartreuse de Parme,* d'où est tiré ce récit.

19 penaud: honteux et gêné.

23 bêta: niais (mot familier).

25 trait: longue et forte courroie qui permet d'attacher un cheval à une voiture et à l'aide duquel l'animal *tire, traîne* la voiture.

38, 2 dispos: léger, agile, qui n'est pas fatigué.

8 caporal: grade militaire. Un caporal commande 12 hommes d'infanterie (une *escouade*). C'est le premier grade dans l'armée, immédiatement inférieur à celui de *sergent* (sous-officier). Dans la cavalerie, le grade correspondant est celui de *brigadier*. Les insignes de ce grade consistent en deux galons de laine cousus sur la manche.

12 je vais mettre mes escarpins pour aller à la danse: réponse ironique et plaisante à la question naïve de Fabrice. Les *escarpins* sont des souliers fins qu'on met pour danser. Cf. en argot militaire: *le bal, la danse commence* = *la bataille commence.*

17 le rejoignirent: vinrent se joindre à lui.

19 ronces (f.): épines, buissons d'épines, plantes

grimpantes aux tiges munies d'épines (de piquants).

39, 24 cartouche (f.): charge pour un fusil ou un pistolet toute préparée dans un étui (douille, f.) de carton ou de métal. Elle contient de la poudre et une balle.

31 giberne: sorte de poche, de sac rectangulaire en cuir où le soldat conserve ses cartouches. La giberne se porte suspendue à un ceinturon que l'on fixe autour de la taille ou à une courroie que l'on porte *en bandoulière,* en travers de la poitrine et qui passe sur une épaule.

39, 7 Dieu de Dieu: juron, exclamation d'impatience.

11 lâche ton coup: tire, fais feu. Au moment de tirer, on presse sur la *détente* du fusil: cela s'appelle *lâcher son coup.* — à bout portant: de tout près, de telle sorte que le bout du canon du fusil touche le corps de l'adversaire de si près que le tireur est sûr que son coup portera.

18 essuie la pierre: c'est-à-dire pour en enlever l'humidité, car sous l'Empire les soldats étaient armés du *fusil à pierre.*

40, 1 à l'espère: à l'affût. Cette locution vient du mot français *espérer* qui signifiait autrefois *attendre.* Le chasseur à *l'affût* est caché derrière un arbre ou dans un buisson et attend dans sa cachette le passage du gibier qu'il guette. — Tramezzina: massif alpestre qui domine le lac de Côme dans l'Italie du Nord. — Grianta: château en Italie près du lac de Côme, où avait été élevé Fabrice.

40, 4 le: celui sur lequel il veut tirer.

5 couler: glisser, introduire.

6 canon: tube de fer d'un fusil ou d'un pistolet par où passe la balle.

12 détente: petite languette de métal située au-dessous du fusil, en avant de *la crosse* et sur laquelle le doigt appuie pour faire partir le coup.

14 pièce: un chasseur qui a tué trois lièvres à la chasse dit qu'il a abattu trois *pièces*.

17/18 à toutes jambes: de toute la vitesse de ses jambes, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

41, 2 bougre: mot grossier désignant d'abord un individu peu recommandable, puis un individu quelconque. *Un bon bougre:* un bon garçon. — cornichon: bête, naïf, stupide. Au propre le *cornichon* est une plante (Gurke).

5 filer rondement: s'en aller au plus vite, sans perdre une minute. Cf. **37**, 10.

7 petit bout de prairie: une petite prairie, une petite étendue de terrain couvert d'herbe.

12 aide de camp: officier attaché à la personne d'un chef de bataillon, d'un colonel etc.

20/21 méconnaissez: refusez d'obéir à mes ordres.

22/23 Il fit des phrases: il tint un long discours orné de grands mots. On dit d'un homme qui parle trop et qui, au lieu d'agir, perd son temps en discours: c'est un *phraseur*.

25 doublant le pas: en marchant deux fois plus vite, en faisant des pas deux fois plus rapides.

41, 27 tas de freluquets!: freluquets que vous êtes tous! Un *freluquet* signifie en langage familier un homme sans mérite, léger, frivole, incapable de se conduire virilement, courageusement.

29 avec saisissement: *saisi* d'une profonde émotion qui le laissait interdit. On apprend *avec saisissement* une nouvelle inattendue qui vous *surprend,* vous saisit, vous paralyse.

42, 4 encombrées: embarrassées, obstruées; les rues étaient trop remplies de soldats et de voitures de sorte qu'on ne pouvait plus avancer; il y avait *encombrement.*

5 fourgon: voiture militaire pour le transport des munitions, des vivres etc.

6 issue (f.): sortie, extrémité.

7 se fâchait: se mettait en colère, criait et se disputait.

9 tourner: passer autour du village pour se placer à la sortie.

13 basse-cour: cour d'une ferme. — écurie: bâtiment où on loge les chevaux.

23 à peine: tout au plus. C'est *à peine* s'ils avaient fait cinq cents pas: ils pouvaient avoir fait cinq cents pas au plus.

25 Charleroi: ville forte de Belgique, située sur la Sambre.

27 prenons: marchons, passons.

43, 1 itou: familier pour: aussi.

10 magistral: en parlant avec toute l'assurance d'un maître (du latin *magister*).

18 je me fais fort: je m'engage à, je prends l'engagement de. — *rendre:* mener, conduire.

43, 28 b l a s p h é m é: prononcé un blasphème. Un *blasphème* est une parole qui insulte aux choses sacrées. — i n s u l t e r: outrager, dire un mot grossier, dire une *insulte,* manquer en paroles au respect que l'on doit aux personnes ou aux choses, offenser.

30 v i c e - r o i: gouverneur d'un État à la place du roi. Il s'agit ici d'Eugène de Beauharnais, fils de l'impératrice Joséphine, vice-roi d'Italie.

44, 11 p r i s l e s d e v a n t s: était parti en avant.

12 é t r i e r s: sorte d'anneau de métal suspendu par une courroie de chaque côté de la selle et sur lequel le cavalier appuie le pied. — f o u r r e a u: voir **16,** 18.

22 n e g a r d e p a s r a n c u n e: ne se souvient pas pour se venger. *Je vous garde rancune:* je n'oublierai pas le mal que vous m'avez fait et je m'en vengerai tôt ou tard, quand l'occasion se présentera. Cf. **21,** 4.

25 e n f a i s a n t l a p e t i t e c o n v e r s a t i o n: en bavardant, en causant tranquillement.

29 t e r t r e: petite élévation de terre, éminence de terre. Une tombe fraîchement creusée forme un petit *tertre* lorsque on l'a comblée et qu'on distingue par un *renflement* de terre la place où elle a été creusée.

31 d ' a v a n c e: quand on paie *d'avance,* on donne l'argent avant d'avoir reçu la marchandise. Un objet *commandé* est en général *payé d'avance.*

45, 1/2 l a p i è c e b l a n c h e: la pièce d'argent (locution qui vient de la couleur blanche de l'argent).

45, 3/4 gravité imperturbable: Une gravité que rien ne pouvait troubler. Il gardait un air sérieux et *grave*.

6 insista: demanda à plusieurs reprises et avec énergie que l'on fît ce qu'il désirait.

7 de vive force: avec violence, en usant de la force brutale. Ex: S'il ne veut pas nous donner cet objet, nous le lui prendrons *de vive force*. Cf. les proverbes: *la force prime le droit, la raison du plus fort est toujours la meilleure* (Lafontaine).

10 avoine (f.): genre de graminée qui fournit un grain particulièrement employé pour la nourriture des chevaux.

13 un ton de supériorité (f.): il met dans ses paroles *un ton de supériorité:* il parle comme un maître, comme un supérieur, comme le maître de ceux auxquels ces paroles s'adressent.

14 choqués: froissés, offensés, piqués.

24 vivandière: synonyme de *cantinière*. Cf. **37**, 14.

26 Cocotte: féminin de Coco, nom donné à un cheval. Ici, Cocotte est le nom de la jument (femelle du cheval) qui traîne la voiture de la cantinière.

29 bride: courroie qui s'attache au mors d'un cheval et à l'aide de laquelle le cavalier dirige sa monture.

31 raccourcis: rends plus courts.

46, 1 établie: bien assise.

2 désastres: grands malheurs, calamités.

7 abîmée: molestée, tourmentée, maltraîtée.

46, 13 gentil: complaisant, bon, qui a bon cœur et aime à rendre service.

15 appuyait ses avis: lui donnait raison, était de la même opinion qu'elle et le faisait comprendre.

16 trouver jour: trouver un moment où elle se tût.

18 en un clin d'œil: en aussi peu de temps que possible, aussi vite qu'on *cligne* de l'œil, qu'on ferme et rouvre un œil.

27 se mettait en devoir: s'apprêtait, était près de.

30 un coup de plat de sabre: un coup porté avec la lame du sabre à plat, non avec la partie tranchante.

V. L'envers de la Gloire.

48, 1 envers (m.): contraire de *endroit* = beau côté d'une étoffe etc.

4 repliée: pliée sur elle-même et retenue à l'épaule par une épingle. — sort de chez le tourneur: vient de l'atelier d'un *tourneur* [ouvrier qui donne au bois, aux métaux une forme ronde à l'aide d'une machine appelée *tour* (m.)]. Le verbe est *tourner.* Le père Ch. a donc une *jambe de bois.*

5 se traîne: avance péniblement.

6 débris: restes d'une chose en partie détruite. Ici ce mot s'applique au vieux soldat que la guerre avait mutilé.

7 se dresse: s'élève, se tient droit.

8 jovial: d'aspect gai, joyeux.

48, 9 sereine: douce et calme. Le masc. est *serein.*

10/11 accentuée de bonté: à laquelle la bonté donne une expression, un *accent* particulier.

15 établi: table de travail de certains ouvriers.

17 voyageur armé: les nombreuses campagnes de Napoléon dans presque tous les pays de l'Europe avaient fait de ses soldats des *voyageurs armés.* Cf. **49**, 11 du texte.

49, 2 carrière (f.): lieu d'où l'on extrait les pierres. Les ouvriers qui travaillent dans une carrière s'appellent *carriers.* — Clamart: bourg du département de la Seine.

3 mangé: expression énergique pour *enlevé,* détruit. Remarquez le langage pittoresque et militaire du père Chauffour.

5 simple comme bonjour (expression très usitée dans le langage familier): très simple, aussi simple que de dire bonjour.

6 débâcle: déroute, fuite désordonnée. Quand un fleuve est gelé (est *pris*) et que le dégel survient, les morceaux de glace (glaçons) descendent au fil de l'eau en se heurtant avec fracas: c'est la *débâcle* au sens propre du mot.

7 ambulances (f.): voir **9**, 22.

8 pousser: se développer, grandir, croître (se dit surtout des plantes). Ici le mot est plaisant. — en mesure de: capable de, en état de.

9 major: le médecin militaire.

13 en: pour cela.

16/17 chef d'escadron: grade correspondant dans l'artillerie et la cavalerie à celui de commandant

(ou chef de bataillon) dans l'infanterie. Les soldats en s'adressant au chef d'escadron l'appellent: mon commandant.

49, 18 bagarre: lutte tumultueuse. — Montereau: ville du département de Seine-et-Marne, au confluent de l'Yonne et de la Seine. Napoléon y battit les Alliés en 1814.

19 place au feu et à la chandelle: d'après les règlements militaires, le soldat logé chez l'habitant a *place au feu et à la chandelle,* c'est-à-dire le droit de se servir du feu que son hôte fait et de la lumière avec laquelle ce dernier éclaire la maison. La *chandelle* était faite de *suif* (graisse de mouton, de bœuf, etc.) moulé autour d'une *mèche* de coton. — Ch. veut dire que le chef d'escadron lui avait offert de le prendre chez lui.

21 pas mal de: bon nombre de (expression familière très usitée).

22 à perpétuité: pour toujours. — brosseur: soldat attaché comme domestique à un officier, ainsi nommé parce qu'il *brosse* les effets de son supérieur. On dit aussi *ordonnance.*

25 que je me dis: le peuple n'emploie pas, à Paris, les formes *dis-je, dit-il, répondit-il,* etc. Il les remplace par les formes *incorrectes: que je dis, qu'il dit,* etc.

28 torse: le corps moins les membres.

30 ancien: ancien soldat. — démoli: estropié, mutilé. (Expression familière énergique, car *démolir* s'applique en général à des constructions que l'on détruit.)

30/31 prendre ses invalides: expression familière très usitée équivalant à se retirer dans la vie privée, *prendre sa retraite.* Les soldats qui avaient été blessés et étaient hors d'état de servir étaient nourris et logés à l'Hôtel des *Invalides* à Paris; d'où l'expression.

49, 31 troupier: soldat, homme de *troupe.*

50, 1 charge (f.) à fond: attaque impétueuse où l'on s'engage *à fond*, c'est-à-dire complètement. Ch. veut dire: il faut encore travailler et lutter avec énergie.

2 du poignet: encore une expression familière; *avoir du poignet*, c'est avoir de la force. Le *poignet* (on ne prononce généralement pas l'i) est la partie du bras qui joint la main à l'avant-bras.

3 sur quoi: après quoi, après ces réflexions.

5 son pays: l'endroit où il était né. — pince de carrier: barre de fer aplatie à un bout dont les carriers (voir **49**, 2) se servent pour détacher et soulever la pierre.

8 conscrit: jeune soldat. On dit souvent dans le peuple d'un jeune homme sans expérience: *c'est un conscrit.* Contr. *ancien* (voir **49**, 30). — besogne: travail utile.

9 on vient à bout: on arrive à faire ce que l'on veut.

11 tête de colonne: soldat qui marche *en tête de* (en avant de) la colonne pour la conduire. Ici: ouvrier excellent. — je pris mon rang parmi les bons ouvriers: je me fis une place parmi les bons ouvriers, je réussis à être un

bon ouvrier. — serre-file: officier ou sous officier placé derrière une troupe en bataille. Ch. veut dire que, s'il n'arriva pas à diriger les autres, il devint du moins un bon ouvrier.

50, 13 vu que: parce que, puisque. Locution que le peuple affectionne. — c'est que: la raison en est que.

14 tuf: pierre blanche et tendre. — ma gloriole: l'idée qui me rendait fier, qui me donnait de la fierté.

20 ça me soutenait le moral: cela me donnait de l'énergie, de l'ardeur au travail, m'empêchait de perdre courage.

22 citoyens: dans la langue familière ce mot s'emploie dans le sens d'individus, personnages: *drôle de citoyen,* un *vilain citoyen.* — sensibles aux charmes du cognac: qui avaient trop de goût pour le cognac, qui aimaient trop le cognac.

24 s'avisa: eut l'idée. — battre le briquet: avant l'invention des *allumettes chimiques,* on se servait d'un *briquet* pour allumer le feu. Le *briquet* se composait d'une pièce d'acier et d'un silex (pierre à feu), on *battait le briquet,* c'est-à-dire que l'on frappait avec l'acier sur la pierre pour produire des étincelles.

25 sans dire gare: sans que personne s'y attendît. Quand on veut avertir les gens de prendre garde, de se ranger, on crie: *gare!*

26 mitraille: au propre: morceaux de fer que l'on bourre dans un canon au lieu de boulet;

balles que contient un obus. Ici, ce mot désigne la grande quantité de *cailloux* (morceaux de pierre) que l'explosion de la mine lança de tous côtés.

51, 5 balayeurs: ceux qui balayent les rues.

7 escouade (f.) de salubrité: nom donné autrefois au corps des balayeurs municipaux. — escouade (f.) petite troupe. Cf. 38, 8. — salubrité (f.): soins qui ont pour but de rendre une ville *salubre*, de *l'assainir*.

7 c'est pas: populaire pour: ce n'est pas.

13 le prix Montyon: le baron de Montyon (1733—1820) fut un grand philanthrope; il fonda en 1782 un *prix de vertu*, c'est-à-dire un prix destiné à récompenser chaque année quelque personne vertueuse; ce prix est *décerné* par l'Académie sous le nom de prix Montyon.

16 gueux: pauvre, misérable.

17 fange: boue (f.); après la pluie les routes sont *boueuses*.

21 tu dégringoles: tu tombes.

25 pour cause de réforme: expression militaire: parce que je fus réformé, c'est-à-dire reconnu impropre au service. Cf. **13,** 11.

30 étourdi: stupéfait au point de ne plus savoir où j'en étais.

31 encore avait-elle: qui toutefois avait, qui cependant avait. Remarquez l'inversion et ce sens fréquent de *encore* marquant une *restriction*.

52, 1 fallait: *il* fallait: omission fréquente dans le langage populaire de *il* devant falloir.

52, 2 bourgeoise: calme, tranquille (expression familière).

3 cartonnage: fabrication d'objets en carton.

4 pompon: ornement en forme de boule que les soldats portent à leurs schakos.

5 garde nationale: corps de troupe composé de citoyens armés et destiné au maintien de l'ordre.

6 lucrative (masc. lucratif): qui rapporte du bénéfice. — à la portée de: que peuvent comprendre.

8 gamelle: vase de fer-blanc dans lequel les soldats reçoivent leur nourriture, et aussi cette nourriture elle-même.

10 j'équilibre mon budget: le *budget* est l'état des dépenses et recettes d'un pays: si les dépenses ne sont pas plus fortes que les recettes, on dit que le *budget est en équilibre;* si, au contraire, les dépenses sont plus fortes que les recettes, on dit que le *budget est en déficit.*

11 économise: épargne, ménage: les étuis de carton protégent les pompons et les empêchent de s'user trop vite.

16 phalange: troupe d'élite. Ce mot est presque toujours pris au figuré comme ici; au propre, la *phalange* était la formation de combat des Macédoniens; elle se composait de 8000 hommes rangés sur seize files.

24 vivre en dehors de sa personne: ne pas vivre uniquement pour soi-même, ne pas vivre en égoïste.

GLOSSAIRE

A.

abattre **23**, 13.
abattu **27**, 16.
abîme **15**, 10.
abîmer **46**, 7.
à ce que **25**, 19.
s'acheminer **10**, 4.
accoudé **24**, 1.
affaire **30**, 4.
affamé **18**, 31.
affecter **31**, 14.
s'affermir **44**, 11.
aide de camp **41**, 12/13.
ajuster **21**, 16.
allure **3**, 22.
amas **10**, 12.
ambulance **9**, 22.
ancien **49**, 30.
angoisse **28**, 19.
annales **4**, 23.
aplomb **4**, 14.
appareil **11**, 23.
en apparence **12**, 17.
faire l'appel **32**, 5.
s'appliquer **28**, 28.
approbation **12**, 18.
appuyer **46**, 15.
arborer 5, 14.
s'assoupir **31**, 31.
être assuré de **10**, 15.
âtre **5**, 23.
attendrissement **6**, 26.
auditeur **5**, 27.
augure **31**, 14.
d'avance **44**, 31.
avant-poste **25**, 11.
avis **46**, 15.
s'aviser **3**, 27.
avoine **45**, 10.

B.

bagarre **49**, 18.
bahut **2**, 21.
balai **4**, 13.
balayeur **51**, 5.
balle morte **33**, 28.
bambin **4**, 18.
baound ! **6**, 5.
basse-cour **42**, 13.
battre en retraite **37**, 4.
battre le briquet **50**, 24.
avoir beau **5**, 9.
bénédiction nuptiale **17**, 31.
besogne **50**, 8.
bêta **37**, 23.
Bitche **8**, 24.
blanchir **5**, 6.
blasphémer **43**, 28.
bohémienne **3**, 23/24.
coûter bon **31**, 12.
pour de bon **6**, 22.
bondir **6**, 1.
bon bougre **41**, 2.
bouleverser **4**, 1. **34**, 30.
bouquet de bois **18**, 20.
bourgeois **38**, 16.
bourgeois (adj.) **52**, 2.
bourrer **15**, 27.
petit bout **41**, 7.
venir à bout **50**, 9.
à bout portant **39**, 11.
braquer **19**, 2.
brèche **5**, 14.
bride **45**, 29.
brins de sourcil **11**, 30.
briquet **50**, 24.
broche **1**, 5.
brochette **1**, 10.
brosser **33**, 8.
brosseur **49**, 22.
broyer **35**, 24.
brusquement **30**, 9.
budget **52**, 10.
bulletin de la grande armée **21**, 20.

C.

caillou **50**, 26.
caisson **36**, 12.
calfeutrer **15**, 1.

camp **4**, 19.
campement **17**, 17.
canon **40**, 6.
cantinière **37**, 14.
caporal **38**, 8.
caresse **2**, 1.
carnage **35**, 27.
carreau **25**, 7.
carrier 50, 6.
carrière **49**, 2.
carriole **3**, 13.
cartonnage **52**, 3.
cartouche **38**, 24.
cascade **1**, 14.
casque de papier **6**, 22.
catégoriquement **20**, 15.
cendre **1**, 14.
sans cérémonie **33**, 22.
c'est que **50**, 13.
chandelle **49**, 19.
charge **9**, 20.
charge à fond **50**, 1.
chariot **36**, 21.
Charleroy **42**, 25.
chaumière **10**, 27.
chef d'escadron **49**, 16/17.
chevaucher **4**, 7.
Cheverino **31**, 3.
chevron **17**, 6.
chirurgien examinateur **21**, 5.
choquer **45**, 14.
citoyen **50**, 22.
civière **9**, 28.
Clamart **49**, 2.
clameur **34**, 27.
claquer **4**, 27.
principal clerc **13**, 3.
clin d'œil **46**, 18.
Cocotte **46**, 26.
commandant **49**, 26/27.
comme avant **2**, 25.
comme quoi **5**, 24.
commisération **10**, 16.
commission de capitaine **29**, 6.
mettre sur le compte de **25**, 2.
cône **31**, 8.
confiner **14**, 13.
conscrit **50**, 8.
convalescence **11**, 21.
faire la petite conversation **44**, 25.
cordial **18**, 2.
cornichon **41**, 2.
côte **18**, 20.
couche de verdure **13**, 25.
couler **40**, 5.
couleurs françaises **5**, 13.
sans coup férir **23**, 7.
couver des yeux **7**, 3.
couvent **29**, 17.
à couvert **32**, 18.
crever **16**, 1.
crisper **17**, 12.
croix **30**, 17.
cuisse **12**, 13.
culte **2**, 8.
curiosité **24**, 9.

D.

dais **35**, 5.
dalle **26**, 20.
débâcle **49**, 6.
débat **28**, 25.
débris **48**, 6.
déchirure **26**, 14.
se dédire **3**, 20.
déduire **28**, 24.
défiance **16**, 31.
défigurer **8**, 13.
dégagé **32**, 26.
dégoûter **4**, 29.
dégradé **10**, 21.
dégringoler **51**, 21.
en dehors de **52**, 24.
démoli **49**, 30.
dentelure **13**, 20.
dépouilles **25**, 27.
depuis lors **5**, 27.
déranger **15**, 14.
désappointé **17**, 1.
désastre **46**, 2.
dessein **9**, 9.
se détacher **31**, 7.
détente **40**, 12.
prendre les devants **44**, 11.
se mettre en devoir **46**, 27.
dextérité **4**, 14.
diane **17**, 26.
Dieu de Dieu! **39**, 7.
dispos **38**, 2.
disposer **31**, 29.
disque **31**, 8.
distraction **14**, 16.
dompter **4**, 12.
doubler le pas **41**, 25.
Douvres **5**, 17.
dragon **13**, 29.
se dresser **48**, 6.
dur à cuire **21**, 8.

E.

ébranlement **10**, 19.
écarter **11**, 24.
éclatant **31**, 8.
école de Fontaine-bleau **30**, 22/23.
économiser **52**, 11.
voûte écrasée **16**, 25.
écume **10**, 28.
écumer **1**, 5.
écurie **42**, 14.
écuyer **4**, 12.
écuyer du roi **6**, 18.
avec effort **21**, 24.
égaré **27**, 29.
égayer **19**, 22.
égorger **22**, 19.
égratignure **9**, 23.
Égypte **14**, 11.
s'élancer **17**, 10.
embrasure **35**, 11.
empaler **1**, 13.
empanaché **6**, 23.
empiéter **28**, 5.
emporter **23**, 7.
empressement **13**, 30.
en (adv.) **2**, 13, 25, 26. **49**, 13.
il n'en est rien **9**, 3.
encombrer **42**, 4.
encore **51**, 31.
endosser **12**, 9.
enfoncer **6**, 5. **17**, 11. **19**, 2.
enfumé **1**, 11.
engagé **6**, 13. **15**, 12.
enroué **30**, 18.
enseveli **10**, 12.
entraîner **3**, 12.
entrecoupé **18**, 19.
envers **48**, 1.
épaulement **34**, 13.
éperonner **4**, 13.
Épinal **12**, 30.
épouvantail **11**, 19.
épris **14**, 2.
éprouver **4**, 29.
équilibrer son budget **52**, 10.
mettre ses escarpins **38**, 12.
escouade de salubrité **51**, 7.
s'escrimer **1**, 10.
espère **40**, 1.
espiègle **1**, 23.
espièglerie **1**, 9.
esplanade **10**, 7.
esprit fort **33**, 31.
essuyer **39**, 18.
essuyer le feu **15**, 13.
établi **48**, 15.
établir **46**, 1.
étaler **10**, 21.
état civil **17**, 30.
état-major **14**, 7.
étinceler **10**, 29.
étourdi **10**, 5. **51**, 30.
étrier **44**, 12.
exagération **19**, 10.
expiation **28**, 7.
expirer **23**, 9.
exploit **23**, 24.

F.

Fabrice **37**, 14.
se fâcher **42**, 7.
faillir **4**, 29.
faisceau **32**, 6.
fange **51**, 18.
fatalité **8**, 19.
soulever des fatalités **28**, 4.
favori **11**, 2.
fécond en **6**, 11.
fiancés **13**, 13.
ficelé **37**, 6.
filer **37**, 10.
en flagrant délit **1**, 9.
flambé **36**, 23.
flambeau **17**, 2.
fleuret **1**, 10.
Fontenoy **5**, 18.
force **18**, 10.
à force de **10**, 10.
force de l'âge **9**, 18.
fort **13**, 30.
se faire fort **43**, 18.
fortifiants **10**, 3.
fortifier **36**, 20.
être fou de **21**, 1.
four **33**, 26.
le four chauffe pour moi **33**, 26/27.
fourgon **42**, 5.
fourreau **16**, 18.
fracas **35**, 19.
franc **4**, 27.
franchement **21**, 16.
freluquet **41**, 27.
frêne **13**, 24.
friser **19**, 10.
frissonner **35**, 13.
froncer le sourcil **9**, 24.
fruitière **1**, 17.
funèbre **16**, 6.

G.

gagner ses épaulettes **30**, 16.
galerie **16**, 13.
gamelle **52**, 8.

garçon **14**, 10.
Capitaine de garde **17**, 26/27.
poste de garde **24**, 26.
garde nationale **52**, 4.
gardes-françaises **6**, 13.
sans dire gare **50**, 25.
gémir **11**, 20.
gémissement **35**, 20.
génie **19**, 20.
gentil **1**, 24. **46**, 13.
giberne **38**, 31.
gloriole **50**, 14.
gorge **34**, 10.
avoir bonne grâce **12**, 13.
demander grâce **18**, 11.
ne pas faire grâce de **25**, 20.
gravité **45**, 3.
Grianta **40**, 2.
faire la grimace **30**,23.
en voir de grises **33**, 6.
grisonner **12**, 6.
gronder 2, 3.
guerres de Flandre **9**, 13.
gueux **51**, 16.
guichet **25**, 9.
en guise de **1**, 10.

H.

Haguenau **9**, 14.
haletant **7**, 3.
se hasarder **11**, 24.
hausser les épaules **36**, 15.
Henri IV 5, 10.
héritier présomptif **1**, 8.
hermétiquement **15**,1.
hideux **11**, 19.

I.

imbécile **9**, 26.
imperturbable **45**, 4.
impétueusement **22**,6.
il importe **22**, 7.
imposant **34**, 28.
impraticable **15**, 9.
imprenable **14**, 17.
indispensable **28**, 23.
inébranlable **6**, 14.
infirmité **22**, 13.
inflexible **28**, 3.
faire injure **5**, 13.
inquisition **20**, 14.
insister **45**, 6.
installer **3**, 26. **9**, 29.
instances **3**, 8.
institutrice **4**, 4.
insulter **43**, 28.
intempéré **20**, 19.
intimité **12**, 26.
invalide **25**, 10.
prendre ses invalides **49**, 30/31.
irritable **1**, 17.
issue **28**, 22. **42**, 6.
Italie **14**, 11.
itou **43**, 1.

J.

à toutes jambes **40**, 17/18.
Jéna **30**, 21.
jour **10**, 8.
trouver jour à **46**, 16.
jovial **48**, 6.
justifier **1**, 22.
se justifier **22**, 10.

L.

lâche **22**, 11.
lâcher prise **27**, 15.
lâcher son coup **39**, 11.
lame **25**, 24.
lance à feu **35**, 12.
le (pron.) **40**, 4.
légitimer **22**, 12.
libre **3**, 23.
lieutenance **15**, 17.
limpide **11**, 29.
en litige **3**, 7.
livre **2**, 25.
de loin en loin **13**, 22.
loisir **30**, 6.
Louis XV **6**, 7.
Louis XVI **10**, 21.
lucratif **52**, 5.
lunettes **18**, 6.
lugubre **17**, 22.

M.

magister **14**, 25.
magistral **43**, 10.
maintien **14**, 1.
la Maison du Roi **6**, 4.
major **49**, 9.
malaise **18**, 22.
malgré **12**, 18.
malin **20**, 1.
manger **49**, 3.
manie **4**, 30.
manières **30**, 10.
le maréchal de Saxe **5**, 25.
marmite **1**, 13.
martial **33**, 8.

massif d'arbres **17**, 23.
au matin **24**, 18.
méconnaître **40**, 20/21.
merle **4**, 20.
faire merveilles **9**, 13.
mésaventure **4**, 29.
messager **18**, 21.
en mesure de **49**, 8.
meurtrier (adj.) **15**, 11.
meurtrière **15**, 1.
militaire **30**, 2.
miné **18**, 5.
mise décente **3**, 22.
mitraille **50**, 26.
pour le moins **6**, 7.
moisi **25**, 24.
Montereau **49**, 18.
Montmirail **5**, 3.
Montreuil **1**, 17.
monture **4**, 9.
moral **50**, 20.
mors **4**, 10.
mousqueterie **34**, 15.
mutin **5**, 15.
se mutiner **5**, 9.
myope **20**, 18.

N.

niais **19**, 8.
non bis in idem **33**, 19.
notaire **13**, 3.
nouvelle épouse **8**, 14.
noyer **10**, 25.
nuancé **13**, 25.
nuée **37**, 2.
de la nuit **24**, 15.

O.

oasis **10**, 26.
obus **33**, 13.
oisif **18**, 31.
opiniâtre **18**, 3.
orpheline **27**, 4.

P.

pacha **2**, 10.
pâlir **26**, 6.
palissade **34**, 30.
parapet **35**, 7.
paroi **17**, 4.
particulier **21**, 1.
pas de course **34**, 21.
pas mal **49**, 21.
passer **21**, 9.
pays **50**, 5.
pêche **1**, 20.
à peine **42**, 23.
penaud **5**, 16.
pénombre **16**, 25.
pénible **15**, 21.
pente **15**, 15.
percé de part en part **30**, 20.
péripétie **27**, 28.
à perpétuité **49**, 22.
persister **8**, 17.
peuplier **13**, 24.
phalange **52**, 16.
faire des phrases **41**, 22/23.
piaffer **5**, 28.
pièce **40**, 14.
pièce blanche **45**, 1/2.
pince **50**, 5.
place au feu et à la chandelle **49**, 19.
plaine **15**, 8.
plaisanter **9**, 22.
coup de plat de sabre 46, 30.
plateau **13**, 22.
pli **32**, 19.
poignet **50**, 2.
pointer **5**, 2.
de tous points **12**, 29.
poltron **20**, 26.
pomme d'api **3**, 14.
pompon **52**, 4.
portée **31**, 4.
à la portée de **52**, 5.
posture **5**, 2.
poterne **16**, 21.
pouce **37**, 11.
poudrière **10**, 26.
pouffer de rire **5**, 7.
pousser **49**, 8.
précipitamment **16**, 27.
prendre **42**, 27.
présage **34**, 25.
presbytère **27**, 18.
présentable **12**, 5.
presse **17**, 8.
pressentiment **27**, 24.
les prés St. Symphorien **10**, 24.
prétendu **22**, 21.
prétexte **1**, 19.
bien pris **18**, 4.
prix **3**, 29.
prix Montyon **51**, 14.
prodige **4**, 21.
prolongé **16**, 13.

Q.

le quai St. Vincent **10**, 5.
que je me dis **49**, 25.

se tenir à quatre **1**, 24.
tenter **15**, 12.
tertre **44**, 29.
tête de colonne **50**, 11.
tilleul **10**, 7.
tirailleur **34**, 21/22.
Tirez les premiers, messieurs les Anglais **6**, 2.
torse **49**, 28.
tourner **42**, 9.
tourneur **48**, 4.
train **37**, 25.
se traîner **48**, 5.
traité d'alliance **11**, 17.
trajet **12**, 15.
tramezzina **40**, 2.
avec transport **14**, 12.
trépigner **6**, 1.
tromper l'heure et la faim **18**, 28.
trophée **25**, 29.
troupier **49**, 31.
ne trouver guère à **25**, 14.
truite **21**, 10.
tuf **50**, 14.
tumultueux **34**, 28.
turbulent **1**, 23.

U.

d'une voix unanime **4**, 17.

V.

vacillant **10**, 5.
vaisselle **2**, 22.
valeur **4**, 21.
vaporeux **10**, 30.
veilleuse **17**, 25.
velours **11**, 10.
verdir **10**, 25.
vermeil **2**, 2.
vice-roi **43**, 30.
vierge de **9**, 23.
vivandière **45**, 24.
de vive force **45**, 7.
voleuse **3**, 24.
volontairement **8**, 15.
Voltaire **2**, 16.
volupté **18**, 31.
voyageur armé **48**, 17.
vu que **50**, 13.

Y.

yatagan **2**, 10.

1789 **6**, 11.

Altenburg
Pierersche Hofbuchdruckerei
Stephan Geibel & Co.

AU BRUIT DU CANON


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 074213973